

Georges ANGLADE

[ † 1944-2010 ]

Docteur en géographie et Licencié en Lettre, en Droit et en Sciences sociales  
de l'Université de Strasbourg  
Fondateur du département de géographie de l'UQÀM.

(2002)

# Ce pays qui m'habite. *Lodyans.*

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Georges ANGLADE

**CE PAYS QUI M'HABITE. LODYANS.**

Montréal : Lanctot Éditeur et Georges Anglade, 2002, 127 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 12 octobre 2009 de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : [anglade.georges@uqam.ca](mailto:anglade.georges@uqam.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 2 mars 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

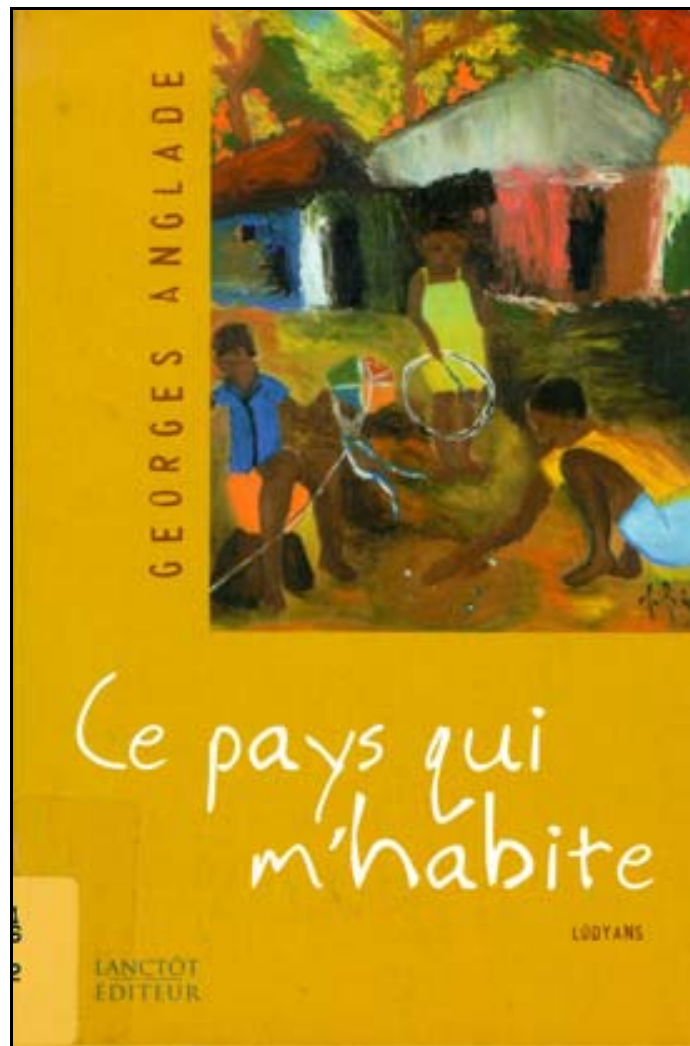


Georges ANGLADE

[ + 1944-2010 ]

Docteur en géographie et Licencié en Lettre, en Droit et en Sciences sociales  
de l'Université de Strasbourg  
Fondateur du département de géographie de l'UQÀM.

CE PAYS QUI M'HABITE.  
LODYANS.



Montréal : Lanctot Éditeur et Georges Anglade, 2002, 127 pp.

## du même auteur

L'ESPACE HAÏTIEN (1974)

Les Presses de l'Université du Québec, 232 pages, 10e tirage en 1996

LA GÉOGRAPHIE ET SON ENSEIGNEMENT (1976)

Les Presses de l'Université du Québec, 80 pages

MON PAYS D'HAÏTI (1977).

Les Presses de l'Université du Québec, 125 pages, 61 tirage en 1991

PAROLES DE GÉOGRAPHE (1978), disque

Production Radio-Canada International, disque long-jeu, 33 tours, 1 heure, no F.  
75 Festival des Arts et de la Culture Nègres, Lagos, Nigéria

SE PEYI PA NOU (1978), murale

Éditions Les Presses de l'Université du Québec, 1978.

Murale en quadrichromie, 1/600.000e, 21 x 28 pouces

ESPACE ET LIBERTÉ EN HAÏTI (1982a)

ERCE et Centre de Recherches Caraïbes, 1982. Université de Montréal, 144 pages.

HISPANIOLA (1982b), murale

En collaboration avec R.E. Yunén et D. Audette ERCE et Universidad Catolica  
Madre y Maestra, Santiago, République Dominicaine, quadrichromie 1m x  
1.40m

ATLAS CRITIQUE D'HAÏTI (1982c)

ERCE et Centre de Recherches Caraïbes, 1982. Université de Montréal, 80 pages  
de format 10 x 13 pouces. 18 cartes en quadrichromie

ÉLOGE DE LA PAUVRETÉ (1983)

ERCE, Montréal, 1983, 63 pages.

CARTES SUR TABLE (1990), coffret

Volume 1 : Itinéraire et raccourcis, 200 pages.

Volume 2 : Divergences et convergences, 200 pages.

Volume 3 : jonctions et carrefours, 200 pages.

Henri Deschamps & ERCE, Port-au-Prince et Montréal, 1990.

RULES RISKS AND RIFTS IN THE TRANSITION TO DEMOCRACY IN  
HAITI (1997)

Fordham international Law Journal, volume 20, april 1997, number 4, pp. 1176-1214, Lexis-Nexis.

LES BLANCS DE MÉMOIRE (1999)

Éditions Boréal, Montréal, Diffusion Seuil, Paris 224 pages, recueil de trente-quatre *lodyans*.

LEURS JUPONS DÉPASSENT (2000)

Éditions Cidihca, Bibliothèque Haïtienne, Montréal & P-au-P, 208 pages, recueil de vingt-six *lodyans*.

L'auteur remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec pour sa Bourse de recherche et création (2001-2002).

Illustration de la couverture : *L'enfance en jeux*, Jean Séide, huile sur canevas, 24 x 30 pouces, janvier 1991 (collection privée).

Nous remercions le ministère du Patrimoine canadien et le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous remercions également la SODEC, du ministère de la Culture et des Communications du Québec, de son soutien. Lanctôt éditeur bénéficie du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec, géré par la SODEC.



## Table des matières

### Quina

La mort d'Alice C., un dimanche  
La danse du ventre  
Le cabri à la dent d'or  
Le tribun et les trois mousquetaires  
La divine comédie  
*Comment se faire des amis*

### Port-aux-Morts

La poule aux œufs rouges  
De l'or pour mes amis et du plomb  
La leçon magistrale  
Nous sommes tous des assassins  
Les couverts de trop  
T'a-t-on parlé de moi ?

### Nédgé

Par la bouche des enfants  
Exercices de style  
Ballade pour Galata  
Les tables à palabres  
Le goût d'un pays

## Le livre des lodyans

*Les Blancs de Mémoire (34), livre I, Boréal, Montréal, printemps 1999.*

*Leurs jupons dépassent (26), livre II, Cidihca, Montréal, automne 2000.*

*Ce pays qui m'habite (17), livre III, Lanctôt éditeur, Montréal, automne 2002.*

Le Prologue, au premier recueil : *De la lodyans comme genre à haut risque de la miniature et de la mosaïque*

### Quina

1. Épitaphe pour une Mademoiselle	1	
2. Des crabes et des hommes	1	
3. Ma première leçon de survie	1	
4. Haute Trahison	1	
5. Les chasseurs de sortilèges	1	
6. La mort d'Alice C., un dimanche		3
7. Madame Grandbousin du Limousin	2	
8. La fabrication des petits machos	2	
9. La danse du ventre		3
10. La vocation	1	
11. L'homme qui parlait trop	1	
12. Le loup-garou de la ville voisine	1	
13. Messe -quatre-heures	1	
14. Les lumières de Paris	1	
15. Au nom du père et du fils		2
16. Une histoire de bourrique et de jarre	1	
17. Le cabri à la dent d'or		3
18. L'espace des vaincus	1	
19. Le tribun et les trois mousquetaires		3
20. Les assises d'amour	1	
21. La divine comédie		3

- |     |                                  |   |   |
|-----|----------------------------------|---|---|
| 22. | <i>Comment se faire des amis</i> |   | 3 |
| 23. | L'oeil du cyclone                | 1 |   |

## Port-aux-Morts

- |     |                                   |   |   |
|-----|-----------------------------------|---|---|
| 1.  | La nature plaide non coupable     | 1 |   |
| 2.  | La bande dessinée                 | 1 |   |
| 3.  | Le fou, l'interne et le caporal   | 1 |   |
| 4.  | L'arrière-goût du café amer       | 1 |   |
| 5.  | La poule aux œufs rouges          |   | 3 |
| 6.  | De l'or pour mes amis et du plomb |   | 3 |
| 7.  | <i>La despedida</i>               | 1 |   |
| 8.  | La leçon magistrale               |   | 3 |
| 9.  | La croix des chemins              | 1 |   |
| 10. | Nous sommes tous des assassins    |   | 3 |
| 11. | Une note parfaite                 | 1 |   |
| 12. | Les couverts de trop              |   | 3 |
| 13. | La petite malice                  |   | 2 |
| 14. | L'amère patrie                    | 1 |   |
| 15. | La Sonnerie aux morts             | 1 |   |
| 16. | La grande clameur                 |   | 2 |
| 17. | T'a-t-on parlé de moi ?           |   | 3 |

## Nédgé

- |    |                                   |   |   |
|----|-----------------------------------|---|---|
| 1. | Deux mendiants au Paradis         | 1 |   |
| 2. | Vies de chiens                    | 1 |   |
| 3. | Par la bouche des enfants         |   | 3 |
| 4. | Que sont les batailles devenues ? | 1 |   |
| 5. | Le boucher Mc Gill                | 1 |   |
| 6. | Grann Nanna                       | 1 |   |

7. Les pièges de l'Histoire	1	
8. Dans de beaux draps	1	
9. Exercices de style		3
10. Les demandes impromptues	2	
11. La valeur « rajoutée »	1	
12. Ballade pour Galata		3
13. Les trois morts de Gérard Pisket	1	
14. Les tables à palabres		3
15. Les pompiers de Saint-Marc	1	
16. Le goût d'un pays		3
17. ¿Devine qui vient danser ?	1	

## Terre-Promise

1. L'antichambre du Nobel	2
2. La mort du Colonel	2
3. Les bébés volés	2
4. Le petit curé du pont de Léon	2
5. Les amants de la Ravine du nord	2
6. Lincoln, Churchill et le contremaître	2
7. Le sourire perdu des garçons de café	2
8. Qui a coulé Le Neptune ?	2
9. <i>Verbatim</i> : recette pour quatre	2
10. La machine à faire des trous	2
11. La lumière et le bout du tunnel	2
12. Le cauchemar de Governors Island	2
13. L'Amiral léoganais	2
14. Le téléphone de mon compère	2
15. Les conseillers du Chef sur son assassinat	2
16. La galerie des portraits à grands traits	2
17. Cuba est revenue !	2

- |  |   |
|--|---|
| 18. Ni pour ni contre... tout au contraire | 2 |
| 19. Les orphelins du sida                  | 2 |
| 20. Une déveine haïtienne                  | 2 |

Glossaire : 40 entrées

L'Épilogue, au second recueil : *Fiction et subversion dans la lodyans*

Ce pays qui m'habite. Lodyans.

## QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Troisième recueil d'une fresque sur l'itinéraire de la première génération des Haïtiens exilés à Montréal, *Ce pays qui m'habite* évoque l'enfance de ces baby-boomers dans le village inventé de Quina, sorte de paradis perdu de leurs jeunes années, avant le passage obligé à l'âge adulte, avec en toile de fond les années noires de 1960-1965, Port-aux-Morts, métaphore carcérale et mortifère de la violence organisée par la dictature duvaliériste, et Nédgé l'exil, qui sonne comme NDG, le quartier montréalais de Notre-Dame-de-Grâce.

Ce voyage au bout de tous les allers simples des exils - de l'enfance à l'âge d'homme, de la migrance à l'impossible retour, du pays natal perdu à tous les pays d'accueil - rend compte des trois dernières décennies où ces Haïtiens de la diaspora sont aussi devenus des Montréalais, par petites touches successives, occupant une place colorée dans le décor québécois.

L'écriture particulière de la *Lodyans haïtienne*, vieil art centenaire de la voix aux courtes histoires, permet mieux que toute autre d'illustrer ce trait unique du « rire haïtien », qui vaut bien d'être retenu par la littérature mondiale à côté d'autres labels comme « âme russe » ou « humour juif ».

*Géographe de formation, Georges Anglade est professeur honoraire à l'Université du Québec à Montréal.*

Ce pays qui m'habite. Lodyans.

I

---

# QUINA

[Retour à la table des matières](#)

## I. QUINA

# La mort d' Alice C., un dimanche

[Retour à la table des matières](#)

Un cri. Puis un autre. Et encore un autre. Il est relayé d'îlot en îlot à faire le tour du village. Il n'y a pas à s'y tromper quand, de pleureuses en pleureuses, la larme est ainsi donnée : la mort a frappé. Du côté du front de mer, sans plus de précision pour le moment. C'est alors, dans chaque maison de Quina, une bousculade qui met fin à la tardive sieste du dimanche après le repas étiré du midi. Le bedeau qui sonnait l'angélus enchaîne avec le glas, sans savoir pour qui il sonne. Branle-bas général des femmes qui enfilent quelque chose de convenable, pour se précipiter quelque part d'imprécis encore. « Qui cela peut bien être ? » se demande ma mère dévalant l'escalier en se jetant, pour coiffe et foulard, la grande mantille espagnole noire qu'elle ne porte que dans ces circonstances. « Personne n'était à l'article de la mort ! »

En arrivant chez les C., en suivant toutes celles qui avaient pris les devants, car seules les femmes et les enfants y vont en premier, les hommes n'arrivant que beaucoup plus tard pour la veillée, il y avait déjà là toutes les voisines et amies de maman, Man Fifie, Man Réa, Man Tigo, Man Émilie et les autres qui s'apostrophaient une à une, les dernières ayant pris le temps de beaucoup se maquiller, comme tatie Solange qui n'était pas encore mariée. Madame C. mère était effondrée : Alice était morte à New York, un télégramme venait d'arriver. Un dimanche !



Faut dire qu'en ce mitan des années cinquante, voyager *là-bas* était exceptionnel, et que toute la parenté, entre vingt et trente personnes par voyageur, remplissait à déborder l'unique salle de l'aérogare de Port-au-Prince. Près de trois cents personnes, avec un mélange de petites larmes de bon ton et de grands sourires de fierté, saluaient la douzaine de voyageurs à s'engouffrer dans le quadrimoteur de la Pan Am. Ce jour-là, Alice agitait un foulard blanc - avec des motifs sacrés brodés en points de croix rouges aux quatre coins - qu'elle avait sorti de son sac à main, pour faire comme dans les films. *Adieu foulard, adieu madras*. La préparation, bien à l'avance, de ce viatique à faire flotter au rythme du *Ce n'est qu'un au revoir, mes frères* qu'entonnaient inmanquablement alors les accompagnateurs, avait été très largement commentée dans le village. Le dessin à réaliser n'était pas simple. Et quatre petites filles choisies, avec un subtil équilibre entre les familles, dont une de mes soeurs, la plus habile aux travaux d'aiguille, avaient réalisé, comme un honneur, la broderie de chacun des coins du foulard de protection d'Alice durant son voyage.

Le départ d'Alice avait été décidé après qu'une opération délicate aux poumons lui eut été recommandée. Il y avait bien un chirurgien au Sanatorium de Port-au-Prince capable de la réaliser, mais manque de chance pour elle, il était ces mois-ci en prison pour un obscur règlement de compte politique qui menaçait de perdurer. Ce devait être le fait d'une autorité lourde car aucune démarche n'aboutissait à sa libération. Féfé, frère aîné d'Alice, depuis longtemps installé à New York, fit alors chercher sa sœur pour quelques mois, après s'être chargé de toutes les formalités pour l'intervention chirurgicale.

Alice n'avait donc pas eu de deuxième chance ! Les dames s'activaient aux arrangements de la maison en déplaçant des meubles, faisant chercher argenterie et vaisselle nécessaires à la veillée, se chargeant chacune d'un plat en rapport avec sa renommée culinaire. Mais madame C. mère s'était réservée la soupe jaune, que l'on devait servir chaude au petit jour du lendemain, à partir de 5h 30, au lever du soleil comme il se doit, au départ des hommes qui avaient passé la nuit et à l'arrivée des femmes qui prenaient la relève de jour. Comme il n'y avait pas de cadavre à porter et à préparer, baigneuses inutiles et croque-morts désœuvrés s'activaient aux pompes funèbres des tentures noires à placer devant la maison, aux miroirs à recouvrir de tissus blancs, aux cierges jaunes à allumer, etc. C'est qu'il y a beaucoup à colorier dans une maison mortuaire !

Vers huit heures du soir, les différentes pièces du bas - car c'était une demeure à chambres hautes -, la tonnelle et la cour fin prêtes pour la veillée, les hommes s'amènèrent tous, couleurs sombres, feutre noir de rigueur, chemises boutonnées jusqu'au col, mais sans la cravate qui ne serait portée que le jour de la mise en terre. La veillée prit immédiatement son élan avec la première rasade collective de punch planteur. Ensuite le rhum devait se prendre sec, en alternance avec le punch sucré, pour convoquer plus rapidement la griserie qui délie les langues. Il avait fallu faire ouvrir l'épicerie fermée le dimanche pour la vider de ses bouteilles. Cette mort inattendue avait quand même pris tout le monde de court, l'épicier compris, qui dut y aller de sa réserve personnelle de rhum pour éviter de porter l'odieux d'une rupture de stock au cours des libations d'une veillée. La boîte à *lodyans* s'ouvrit sur la fois où Alice s'était rendue par-ci par-là, pour faire ceci cela qui s'était terminé comme ci comme ça ! Et puis l'autre fois où de-ci de-là, en quête de ci et de ça, Alice... *et cetera, et cetera*.

Rares encore étaient les Haïtiens à mourir à l'étranger. Et si les départs étaient l'occasion d'une brave parade familiale, le retour d'un cadavre était nettement à l'aéroport une manifestation de la foule des parents, amis, et connaissances... aux mines appropriées. On n'échappait pas non plus à la scène de quelques femmes plongeant subitement à s'y méprendre dans les contorsions d'une crise de possession, sur fond de bêlements d'interjections - Aaaaah ! Ooooh ! Eeeeh ! Tout le village se préparait ainsi et il n'était pas concevable que chaque famille ne fût dignement représentée par quelques insignes délégués. En plus du camion d'Edmond et de celui d'Yves, réquisitionnés de fait comme cela allait de soi pour les transporteurs locaux, l'on avait déjà retenu à Saint-Louis celui de Luc et au Vieux-Bourg celui de Pierre. Avec quatre camions de neuf bancs de neuf passagers chacun, les quelque trois cents personnes à y aller composeraient un cortège digne de nous tous, et de cette vieille famille quinoise de toujours, pour ramener Alice au pays des merveilles célestes.

La veillée allait son cours et dix heures approchant, les femmes et les derniers enfants allaient être renvoyés à la maison pour laisser seuls les hommes à leurs histoires moins convenables, comme je l'apprendrai plus tard. C'est alors que tatie Solange - dont on disait derrière son dos quelle ne ratait pas une occasion de sortir son anglais, appris lors d'un séjour à la Jamaïque ou l'on envoyait parfois quelques jeunes filles parfaire le secrétariat bilingue - tatie Solange s'enquit donc du télé-

gramme dont elle offrit de traduire la partie des informations en anglais, comme le bureau d'expédition, le jour et l'heure de l'envoi, etc. À Quina, nous en étions encore aux lettres par bateau, et depuis peu par avion, et chaque chef-lieu de commune comme chez nous avait un bureau du téléphone et un télégraphiste. Je me souviens avoir vu monsieur Fontaine communiquer journallement par morse, le téléphone étant capricieux et peu fiable. Des terminaux sans cadran reliaient certains bureaux publics et quelques rares maisons à la centrale, et il suffisait de quatre à cinq vigoureux tours de manivelle pour entrer en communication avec monsieur Fontaine et être mis en ligne avec la capitale et les autres villes de province. Avec un peu de chance tout de même. Quant au télégramme, c'était alors un médium inusité, pratiquement réservé aux mauvaises nouvelles, surtout celles venant de l'étranger, à un tel point qu'on l'associait un peu partout aux messages de décès.

L'enveloppe fut apportée. Tatie Solange, moue intriguée des lèvres purpurines, tourna et retourna l'enveloppe brune manifestement encore cachetée. Elle l'ouvrit avec des précautions, pour ne point se casser un ongle même purpurin et, le temps d'une imperceptible hésitation, lut d'une voix, qui soudain n'avait plus rien d'affecté, une voix blanche : « Opération réussie, Fédé. »

## I. QUINA

# La danse du ventre

[Retour à la table des matières](#)

L'année 1954 en fut toute une. À vous détrôner toutes les références habituelles à la guerre de Corée, à la IV<sup>e</sup> République en France, aux républicains avec Dwight Eisenhower aux États-Unis et aux Russes avec Nikita Khrouchtchev, au terrible cyclone Hazel et à la guerre froide. Car 1954 fut l'année du hoola hoop, ce cercle de plastique colore vif que l'on faisait tourner à sa taille à coups de mouvements des hanches. Pour chaque petit macho en formation d'avant puberté, ce fut l'année des premiers doutes sur sa prééminente virilité, et du côté des petites filles, ce fut l'armée de la première brèche d'une deuxième moitié de siècle qui en comptera tellement.

Jusqu'à l'exhibition de cet engin simpliste et de peu de chose - c'est du hoola hoop qu'il s'agit -, le déhanchement en public était strictement une performance masculine dont les roulements, pointes et contre-pointes atteignaient des sommets la semaine du carnaval avant carême, au terme de trois mois de défilés réguliers des bandes carnavalesques le dimanche, à partir de janvier. Dans ce happening de jeunes mâles, réunis pour singer le rut en une célébration païenne du phallus, il était évidemment très mal vu pour une fille de s'y montrer et, effectivement, ces festivités de la danse du ventre étaient exclusivement masculines. À une exception près, les trois jours gras, dans le défilé des chars bariolés montés de reines, aux déguisements de robes longues moulantes, secouées d'un balancement très digne, tout au plus coquin, fesses serrées de gaines-culottes à baleines, sous les vains assauts de méringues hurlantes.

Le hoola hoop, que chacun avait reçu en cadeau à l'une des nombreuses occasions de cadeau, Noël, jour de l'An, fête des Rois, etc., fut une conquête des petites filles qui saisirent vite tout le Parti qu'elles pouvaient en tirer en s'y spécialisant, et en organisant des concours et des parades dont les garçons furent exclus, après avoir été battus sur leur propre terrain. Ce prétexte à la danse du ventre pour les filles, cette incitation à parfaire leur coup de hanches, plongea les garçons dans une boudeuse morosité quand ils les virent bien mieux faire qu'eux. Bientôt, les compétitions exclusivement féminines prirent une proportion nationale. Au cours des vacances d'été, chaque dimanche, les meilleures danseuses de hoola hoop du pays vinrent rivaliser à la capitale, en groupe, en équipe ou en solo, car cet art avait conquis le niveau d'enchaînement de mouvements qui mérite le nom de danse et le statut de phénomène médiatique de l'année.

Quina s'était distinguée avec Annick, championne nationale toutes catégories, dont la virtuosité relevait d'un talent naturel pour la chose. Du haut de ses 12 ans, elle était effectivement bien venue, elle s'était imposée dès les premiers moments du déferlement de la manie collective, avant même qu'une quelconque riposte puisse être trouvée par les garçons. Les filles s'étaient emparées cet été-là, avec méthode et un rien de narquois, des lieux publics masculins en venant s'entraîner sur la grande place, sur les plages, à l'emplacement du marché, à des figures de plus en plus complexes dans lesquelles le hoola hoop grimpa et descendait de la tête aux pieds, virevoltait au bout des mains, remontait le long des bras pour repartir de la tête jusqu'aux hanches, là où c'était merveille de le voir tourner plus vite qu'une toupie. Puis, l'on vit Annick mettre au point des chorégraphies et enseigner aux filles des numéros avec plusieurs hoola hoops à la fois, dans des cadences et des contorsions jusque-là inexplorées. C'en était trop, fallait-il croire, pour l'insécurité des petits gars qui s'en défendaient de leur mieux, comme d'habitude, à coups de jeux de mots dans leur langue d'initiés. C'est Ti-Ben qui trouva l'unique botte de tout l'été : une histoire de *fexes* que ce hoola hoop, mot nouveau forgé de fesses et de sexe, ces deux choses les plus sollicitées par le cerceau. Une histoire de *fexes* tout juste bonne pour les filles !

La contre-attaque en règle se fit à la rentrée scolaire d'octobre de cette année 1954. Même la fierté d'être du patelin gagnant passait au second plan. Les garçons se mirent à chahuter les filles à la moindre occasion, les traitant à voix basse, mais juste assez pour être entendue, de tous les noms figurant au vocabulaire des gros-

sièretés qui se transmettait de grands frères en petits frères à Quina. En moins d'un mois, la situation devint intenable pour Annick sur qui s'était concentré l'assaut, malgré l'intervention des parents, des professeurs et même du missionnaire qui devait en chaire interdire aux garçons de continuer à jouer au *bully*, expression anglaise de ce religieux canadien anglais venu enseigner l'anglais au collège des garçons. *Bully* fit fureur comme terme à la place de son équivalent créole *d'inférieur*, alors que le français se perdait en circonvolutions pour rendre compte de ce comportement de petit chef de bande scolaire, que matamore, fier-à-bras, olibrius ou rodomont n'arrivaient pas à complètement cerner. *Bully* s'intégrera durablement dans le vocabulaire local tout en devenant, sans surprise, le surnom que porte encore ce prêtre cinquante ans après.

Les parents d'Annick décidèrent de l'envoyer à l'école à Port-au-Prince dès le mois de novembre. Il y allait de son équilibre et de la suite de ses études pratiquement impossibles à poursuivre à Quina. Et tous les parents prirent la mesure du danger que représentait le hoola hoop pour la réputation, à conserver intacte, de leurs filles. Avant Noël, on ne vit plus à Quina aucune d'elles pratiquer en public cet art de la révolution. Et les garçons reprurent les espaces extérieurs, ébranlés tout de même dans leur for intérieur.

L'engin avait subitement disparu des étagères des deux magasins de la ville qui en vendaient, et la ferveur de la première année de son apparition déclina grandement partout au pays. Machisme oblige, son règne de Janus, grimaçant à un sexe et souriant à l'autre, avait tout juste dure l'année 1954, dont on ne se doutait pas qu'elle passerait pour l'année zéro, l'année de référence, prélude à l'année de la pilule, à l'année de ceci et à l'année de cela, et autres années du genre.

## I. QUINA

# Le cabri à la dent d'or

[Retour à la table des matières](#)

Sept heures du matin. Tous les emplacements du marché sont occupés par les divers étalages habituels. Sauf un. Celui du boucher. Et personne ne semble prêter plus d'attention qu'il ne faut à cette absence, d'autant qu'un deuxième boucher, de Jérémie paraît-il, vient tout juste de s'installer en lisière du marché. La pénurie ne menace donc pas en ce samedi matin, même si on ignore jusqu'au nom du nouvel immigrant. Mais il est vrai que, par principe, et plus encore que pour tout autre produit, on ne s'approvisionne pas ordinairement en viande chez n'importe qui. Boucher est dans chaque communauté label de droiture, loin devant notaire, avocat, arpenteur et *tutti quanti*. Un boucher fiable ne saurait vendre que de la viande d'animaux !

Huit heures du matin. La nouvelle, sortie on ne sait d'où, tombe comme un pavé dans le marché avant de se diffuser dans toute la ville, en ondes de choc. Le boucher local, Titanic, un costaud inoffensif comme une grosse épave échouée, avait été arrêté hier soir pour enquête le concernant. Il se dit qu'il aurait vendu une tête de cabri dont une dent était en or. C'est sur ce canevas de base que la rumeur de Quina va broder toute la journée, jusqu'à la tombée du marché et de la nuit, vers les sept heures du soir, heure à laquelle le bruit implosera de manière drama-

tique, s'effondrant sur lui-même au terme d'une vie de douze heures, dans un dernier fracas de jour de marché.

Neuf heures du matin. Le soleil est déjà assez haut dans sa course. Les dernières fraîcheurs persistantes de la nuit n'ont pas complètement cédé à la chaleur qui monte. On peut encore parcourir sans chapeau les rangées de produits exposés, mais plus pour très longtemps. Les nouveaux arrivants au marché ramènent de la ville plus de précisions sur l'affaire. C'est chez grand-mère Bérénice - *Grann Bé*, quoi ! - qu'on aurait trouvé la dent d'or. Faut dire que le commerce de Grann Bé, aidée de sa fille Tòtote - ainsi nommée depuis la puberté, quand ses seins prirent des proportions de soutien-gorge taille 46 DD avouait-elle, ou 48 EE rectifiait-on derrière son dos -, est un bouillon de tête de cabri servi tous les vendredis soir à des centaines de convives, toutes classes sociales concernées, mais non confondues. Cinq immenses bombes en batterie mijotaient le bouillon velouté des gélatines de tête, rempli d'herbages de tiges oéagineuses grimpanes de divers haricots et surtout de bottes de cresson recouvrant des vivres en abondance, dont les bananes plantains et les malangas. Ce bouillon de minuit, nommé *Wifout !* de l'exclamation admirative obligée que devrait pousser toute personne y goûtant, était relevé d'un bouquet secret bien gardé de piment fort, thym, laurier... à vous exciter toutes les papilles en bouche. Il était servi à trois prix différents dans deux types de vaisselles. Pour un gourdin, les marchandes et assimilées campant sur la place pour la nuit pouvaient consommer dans une demi-calebasse une grande louche de liquides et d'herbes et, pour deux gourdins, manger en plus des vivres rajoutés dans la calebasse. Pour quatre gourdins, qui font une gourde, on passait au bol émaillé d'honorable dimension rempli de deux louches de tout, y compris de la viande de tête et des os à sucer, avec en prime une petite place de banc pour s'asseoir sous la tonnelle, si l'on mangeait sur place, et la cuillère à soupe en fer-blanc. De petits domestiques faisaient aussi la queue, avec de conséquentes cantines à remplir de plusieurs portions d'une gourde pour ceux qui soupaient à la maison du bouillon de Grann Bé le vendredi soir. L'on venait d'aussi loin que les Cayes manger de ce bouillon, après avoir copieusement bu toute la soirée, rhum-soda sur rhum-soda, dont la mesure de référence - une demi-bouteille de rhum trois étoiles et trois sodas - était appelée *Un Général* en hommage au président d'alors, amateur reconnu de la chose, mais qui en fait ne prenait, lui, que du whisky-soda, en laissant courir ce bruit démocratique sur ses habitudes. Sa popularité



avait battu tous les records dans la région quand il vint un vendredi soir manger du bouillon *Wifout* ! en grande pompe chez le préfet, après une virée titubante et acclamée sous la tonnelle de Grann Bé. Que ce soit Tòtote qui ait trouvé la dent d'or, en nettoyant au petit jour du vendredi toutes les têtes de cabri réservées au long de la semaine pour sa maman, était un argument d'autorité pour la rumeur.

Dix heures du matin. Une première faille se creuse dans la nouvelle jusque-là monolithique. La dent n'était pas en or. C'était plutôt un plombage ordinaire. La victime transformée en cabri pouvait donc venir du peuple, car la dent d'or supposait un bourgeois, et la disparition de l'un d'eux aurait fait grand bruit préalable. Cela ne démonta point les partisans de la dent d'or, puisqu'il y avait plein de *viejos* revenus des saisons de coupe de canne de Cuba avec des dents d'or. C'était tellement la mode, juste avant la dernière guerre, que plus d'un se faisait extraire une canine saine pour la remplacer par une nouvelle en or. Un rire, avec une latérale d'or au coin que découvrent les lèvres, et une éclisse d'or discrète glissée entre deux incisives centrales, était du plus bel effet. Ce pouvait donc être un *viejo à la dent d'or* que ce cabri.

Le marché se divisa en deux groupes à peu près d'égale importance. Une moitié approfondissait les arguments en faveur de l'amalgame, en accumulant d'étonnantes connaissances sur ce mélange utilisé par les dentistes depuis un siècle, et dont la plus remarquable propriété était son coût abordable, accessible à tous, et les faibles exigences techniques de sa mise en place à la portée de n'importe quel arracheur de dents. L'autre moitié, loin de céder le moindre pouce de terrain, s'entendait pour dire combien les qualités de l'or en bouche, sa durabilité, son prestige, et le recours obligé à un dentiste de talent capable de la précise technique requise, faisaient d'une dent d'or un bijou qui informait sur les origines du transformé en cabri.

Onze heures du matin. Le deuxième boucher n'a pas ouvert sa paillote et serait lui aussi en prison pour affaire le concernant. Le manque de viande est total, mais personne en ce samedi matin n'a le cœur à acheter de la viande. Le prix du poisson sèche localement grimpe en flèche. Morue salée et hareng saur sont raflés partout où on en trouve. La rumeur fait des heureux et se fait des agents... complaisants !

Midi. La victime, le cabri, a autant de partisans farouches de sa provenance sinon bourgeoise, à tout le moins aisée, et autant de partisans de son extraction populaire, voire paysanne ; mais nulle part dans le marché, le moindre signe de doute, la plus petite posture critique, le plus minuscule scepticisme quant au fait qu'une personne avait bel et bien été transformée en cabri, débitée par le boucher et vendue à Grann Bé pour son bouillon du vendredi soir. Papa Loulou, le pharmacien du coin, fait des affaires en or bien réel, en vendant des prises de bicarbonate de soude digestives et purificatrices à tous ceux qui la veille s'étaient payé le solide bol de bouillon. On se précipite chez lui pour le précipité.

Une heure de l'après-midi. La Justice se met en branle. Le juge de paix fait ouvrir, balayer et arroser le tribunal qui occupe le rez-de-chaussée de la demeure qu'il habite, à l'étage, avec sa femme et ses enfants. Il y aura jugement à quatre heures précises. L'homme est ponctuel et acariâtre, truculent et déjanté. Aussi, le prononcé de ses jugements fait courir la ville qui raffole de son verbe acrobatique à la Cyrano, de son livre de chevet, et de ses décisions juridiques bourruées, souvent pleines du bon sens de l'ancien temps, mais nulle part prévues dans le Code civil, le Code criminel ou le Code du travail.

Deux heures de l'après-midi. De petits attroupements commencent déjà autour du tribunal à attendre le déroulement des procédures. C'est alors que parvient l'information que la paillote du boucher de Jérémie a été démolie par un commando de jeunes de l'âge de Tòtote. Il ne reste plus rien du modeste refuge. Les commentaires vont bon train entre quatre ou cinq avocats, toge sous le bras, venus offrir leurs services au cas où un accusé y requerrait. Il paraît qu'il y a eu malveillance et que l'étranger aurait jeté volontairement une dent en or dans l'étalage de Titanic pour le déconsidérer et lui prendre sa clientèle. « Que non ! réplique déjà un confrère, c'est une grande mise en scène de Titanic pour empêcher son jeune rival de prendre pied dans la ville. » Le débat, commencé entre ces messieurs faisant les cent pas sur la galerie du tribunal, promet.

Trois heures de l'après-midi. Mouvement de foule sur fond de murmures. Venant de la prison près du cimetière, les deux bouchers, l'air aussi penaud l'un que l'autre, sont conduits menottés sous légère escorte devant le juge. Grann Bé, ferme et furieuse, fend la foule, en tirant par la main Tòtote en larmes, le visage tuméfié et les yeux déjà bridés par le gonflement des pommettes giflées. Elles se rendent jusqu'au banc des témoins où elles ont été convoquées par l'huissier.

Quatre heures de l'après-midi. L'audition de la cause commence. Elle va durer deux longues heures d'interrogatoires vifs et serrés, avant que le juge de paix, s'estimant suffisamment informé, s'octroie une petite heure de délibéré pour organiser son jugement, le rédiger et le prononcer.

Tòtote avait manigancé toute l'affaire. Quand elle allait chaque semaine prendre livraison des têtes de cabri, Titanic s'autorisait quelques privautés, que la jeune fille ne repoussait point. Dans l'arrière-boutique, le boucher en émoi lui tâtait les seins d'une main experte, et, quelquefois, elle ne fut pas trop regardante sur ses autres penchants sexuels qui ne menaçaient point sa virginité. Il était d'ailleurs admis comme une exception, dans ce monde d'intolérance, que les bouchers formaient la seule confrérie des marchés à pouvoir être tenue par des garçons, dits souvent *garçon-ma-commère*. Il n'y avait, au pays, que l'unique prétexte des bouchers pour chanter sans risque l'homosexualité à la radio. Mais, quand Tòtote vit Titanic ramener ce jeune garçon de la même confrérie, elle fut rapide à manoeuvrer pour s'en débarrasser. Sa jalouse vengeance aurait été une réussite et son crime parfait si, le vendredi soir, la patrouille du marché n'avait pas surpris les deux bouchers « en flagrant délit de vice contre nature dans un lieu public », comme dira le procès-verbal.

Sept heures du soir. L'affaire dite au départ du *Cabri à la dent d'or* connaît son épilogue sous le titre nouveau, on ne peut plus classique de *Tòtote & Titanic*. Le magistrat marque une pause pour laisser au titre son effet. Il introduit ensuite le jugement par *Titus et Bérénice, invitus invitam, malgré l'un malgré l'autre...* ressortant ainsi de sa classe de rhétorique l'amour impossible traité à la fois par Corneille et Racine. L'ouverture est solennelle et le public tout ouïe. Suivent les considérants. Puis les sentences tombent l'une après l'autre. Il est statué que Tòtote avait été assez punie par ce qu'elle avait déjà reçu et recevrait probablement encore en rentrant à la maison. Grann Bé, lèvres pincées, acquiesce de la tête. Tòtote redouble de pleurs. De deux, les chansons de bouchers - *Yoyo, Gabélus*, entre autres -, qui tenaient l'antenne à Port-au-Prince à longueur de semaine, sont interdites à partir de ce jour dans tous les bals publics de la ville comme romances sodomites. « Un point c'est tout. » Le bouillon *Wifout !* est, dans la foulée, reconnu d'utilité publique et déclare plat régional d'appellation contrôlée. (Applaudissements). En conséquence, Titanic est condamné pendant une année à fournir gracieusement, et à livrer lui-même chez Grann Bé, les têtes de cabri qui ne sont

plus *quérables mais portables*, selon les termes mêmes de la loi des loyers. Le garçon-boucher, qui n'était d'ailleurs pas de Jérémie, est passible d'une peine grecque de bannissement de la cité ; il doit être immédiatement placé, toujours vêtu de la lingerie fine qu'il portait au moment de l'arrestation, dans un camion quittant le marché pour Port-au-Prince. (Coup de marteau final).

Comme il n'y a ni dent ni or comme pièce à conviction, le non-lieu habituel est une énième fois prononcé par le juge de paix quant à l'éventuelle recherche en filiation humaine d'un cabri.

## I. QUINA

# Le tribun et les trois mousquetaires

[Retour à la table des matières](#)

*Communiqué : Le professeur Pierre Eustache Daniel Figolé, démocrate par principe et démocrate conséquent, candidat du peuple à la présidence de la République, en était à sa deuxième couche de savon, sous sa douche, réfléchissant au devenir de ce pays aimé de furieuses amours et de passions viagères, quand il s'écria : "Carmen, eurêka ! la République est sauvée !" Le cerveau du professeur Pierre Eustache Daniel Figolé, démocrate par principe et démocrate conséquent, venait d'imaginer la solution du Gouvernement collégial provisoire...*

De capter le clin d'œil à Archimède dans son bain me ravissait, plus en tout cas que la supposée solution de sauvetage de la République. En ces temps d'avant la télévision, la campagne présidentielle se faisait à longueur de journée à la radio à coups de communiqués, interviews, éditoriaux... et de discours publics retransmis en direct. Mes préférés. Je n'en manquais pas un. La politique n'est pas belle à voir, disait-on partout, mais à entendre, elle avait du panache, et surtout un style à nul autre pareil ! J'y avais engouffré allégrement en partisan six mois de ma jeune vie, de janvier à juin 1957, les six mois pendant lesquels toutes les espérances étaient encore possibles. Après, le sort en sera jeté pour longtemps.

Trois prétendants d'importance, parmi de nombreux figurants, s'affrontaient pour le fauteuil - à *un contre tous et tous contre un !* -, et chacun d'eux courtisait assidûment l'une des trois grandes factions de l'Armée d'alors, car sans elle, point de fauteuil. Il y avait ce libéral de la croissance allié aux gradés mulâtres, un nationaliste culturel appuyé par les jeunes officiers noirs, et finalement le populiste plébéien porté par la troupe des sans-grade. Ce dernier, un tribun aux foules à tout faire, maniait nos deux langues, créole et française, en une succession de petites explosions aux couleurs des feux d'artifice. C'était du moins l'image que j'allais utiliser pour en parler dans la rédaction que le professeur de littérature - française je précise, car l'haïtienne n'était pas encore enseignée - nous avait collée, tant nous nous chamaillions dans la cour de récréation, chacun pour son candidat. Nous étions invités, pour cette fin de semaine, car chaque fin de semaine il fallait se taper une rédaction, à défendre ce qui dans notre candidat nous paraissait tellement exceptionnel pour que nous soyons tous aussi fanatiques. La douce ironie du frère Ernest était tout entière dans ce libellé.

Chacun fonça pour rendre sa copie le lundi, dans l'attente des deux heures du corrigé de la rédaction prévues pour le vendredi suivant. L'atmosphère ce matin-là avait la tension d'une proclamation de résultats de votes. Il y avait trois piles sur la table et, contrairement au classement habituel en niveau de performance, c'est par affinités politiques qu'elles étaient regroupées cette fois-ci. Je levai immédiatement la main pour proposer de disposer les travaux par ordre d'importance des partisans. Je savais être dans le lot du tribun, qui de loin allait être le plus petit, trois seules copies sur cinquante, que nous avions d'ailleurs figiolées ensemble à la maison, comme dans une cellule de comploteurs. Je voulais que nous passions en dernier, pour la *dernière* comme on dit au jeu, et mieux frapper les imaginations par nos propos. Et peut-être recruter quelques autres partisans.

Nous n'avions pas fait dans la dentelle, avec cette rédaction, en mettant à profit nos autres cours, de latin, d'histoire et de théâtre notamment, pour prendre en introduction le parti de Catilina contre Cicéron le patricien, situer Molière à la traîne de la noblesse qu'il amusait en se moquant des bourgeois, la classe montante vers 1789. Sur cette lancée à contre-courant des bien-pensants, en arriver au professeur Pierre Eustache Daniel Figiolé, la seule option valable à découler d'évidence de notre démonstration. (Ma mère, qui avait conservé à mon insu cette rédaction enflammée de quatre pages, commise sur la feuille double réglementaire

des épreuves écrites du secondaire, me l'a récemment rendue jaunie après une fouille dans ses vieux papiers, en pinçant encore plus ses yeux rieurs d'octogénaire, comme quand elle tire une bonne *lodyans*. Elle l'avait relue.)

Je me rappelle encore distinctement de la position de presque tout le monde dans la classe et de leurs arguments. Surtout de leur absence d'arguments. Mais je m'en foutais en fait, regardant passer le temps dans l'attente finale de la lecture d'une, de deux, et pourquoi pas de nos trois rédactions, privilège accordé chaque semaine à la meilleure copie de toutes, aux deux meilleures parfois, et plus exceptionnellement aux trois meilleures, quand elles se détachaient nettement du peloton. Nous espérions bien fort ne pas nous faire ravir cette chance par de quelconques loustics qui se seraient fait aider chez eux par un aîné ou un parent bonne plume - tout était à craindre d'eux, tant les passions étaient exacerbées. Quand les deux premiers gros lots furent présentés sans qu'aucune rédaction n'eut été retenue pour une lecture complète, notre tiercé était en vue ! Nous jubilions au fond de la salle, car les trois figuolistes avaient changé depuis des mois de place pour occuper le même banc du fond.

Quelle ne fut pas notre déception quand le frère Ernest, sourire en coin, tenant nos trois copies enroulées en épée dans sa main, croisant le fer avec un adversaire imaginaire, déclara être en présence d'une œuvre visiblement collective et complémentaire par les argumentaires déployés par nos trois mousquetaires - un pour tous et tous pour un ! -, travail d'écriture certes, de belle eau qui coule de source même, mais que dans les circonstances politiques actuelles, il n'était pas question de lire publiquement quelque travail que ce soit. Suivaient les considérations habituelles des commentaires de textes, de la pesance grammaticale à la légèreté stylistique qu'il essayait de nous inculquer, mais rien sur les arguments des vibrants discours électoraux que nous avions voulu tenir aux petits camarades.

On ne nous appela plus que les trois mousquetaires jusqu'à la fin de l'année scolaire, au moment où la campagne électorale perdait tout intérêt pour de fines lames mouchetées - nous consolions-nous avec complaisance -, car le règne de la machette au clair avait commencé de façon lugubre. Notre tribun à peine exilé, on massacra, une nuit d'apocalypse, des milliers et des milliers de ses partisans au quartier populaire Le Bel-Air de Port-au-Prince. Duvalier avait creusé là son premier charnier. Panaches et plumes de mousquetaires ne faisaient pas le poids.

## I. QUINA

# La divine comédie

[Retour à la table des matières](#)

Je n'avais pas le talent. Mais à voir les Coby, Coilo, Alfred et Bibine mater le ballon de soccer du haut de leurs cinq ans d'âge en première année d'école chez le frère Clair, ils l'avaient, eux, assurément, ce talent des grands joueurs de football. L'on naît international, on ne le devient pas, et les autres mal lotis ne peuvent rien contre ce coup du sort à essayer de le devenir. Loin de s'attarder à ces criardes inégalités sportives de la naissance, tout le monde semblait au contraire les renforcer, comme s'il fallait tout faire pour que ce ne soit qu'une question de temps, pour voir ces petits bien nés revêtir le maillot national bleu et rouge de leur première sélection.

L'équipe de soccer de l'école, en plus de ces quatre flamboyants, devait combler les onze positions du jeu avec les bons joueurs disponibles, et de moins bons parfois. Je crois avoir traîné toute mon enfance de fasciné du soccer dans cette dernière et modeste catégorie. De tous les sports de compétition pratiqués à l'école, j'aimais ce jeu qui ne m'aimait pas, et pour lequel l'absence d'entraîneurs qualifiés laissait chacun se débrouiller avec son talent naturel sur le terrain. Le pire était que, quand on n'en avait pas, de talent naturel, toute la bonne volonté du monde ne pouvait y suppléer. Trop peu offensif pour faire partie des attaquants, et trop peu défensif pour faire partie de l'alignement des arrières, j'ai donc été réduit à une carrière de demi-gauche, à mi-chemin de tout, des équipes, du terrain et des filets, de la renommée et d'une place de titulaire dans l'équipe.



L'enfance tirant à sa fin, une à une j'en larguais les amarres, et toute la chaude camaraderie des samedis, entre la trentaine de joueurs en uniforme vert aux écussons de l'école, n'était plus suffisante pour me retenir dans cette formation. Mes lectures, la scène politique, et surtout de vivre sous la bouche des grandes personnes, m'avaient convaincu que la manière de sortir d'un groupe était encore plus importante que celle d'y entrer. Je me cherchais donc une occasion qui laisserait le moins de prise possible aux mauvaises langues sur mon ras-le-bol de jouer les bouche-trous dans les matchs d'importance. C'est alors que le calendrier de nos rencontres habituelles, bouleversé un jour par l'arrivée inattendue d'une équipe italienne formée de marins d'un tout nouveau porte-avion, le *Dante*, qui croisait dans la Caraïbe, offrit un bel hasard à cette nécessité de partir. La proposition d'un simple match amical, dont s'était emparée la presse, prit vite l'allure exagérée dans le milieu d'une première internationale et pour laquelle il nous fut fixé l'objectif de ne point trop nous laisser avilir.

Le jour dit, les gradins chauffaient dru comme s'il s'était agi de la *Squadra azzurra* en personne que nous allions affronter. Même Béatrice, la petite sœur un peu farouche de notre gardien de but, s'y trouvait ! Notre plan de match était simple, à la défensive toute, en portant à cinq les arrières et à quatre la ligne des demis, pour ne laisser qu'une vedette en pointe et les trois autres en alignement le long de l'axe central du terrain. Un béton pyramidal 5-4-1 vertébré d'un *potomitan*, en tous points digne de la culture défensive italienne. Comme à l'ordinaire, mes chances de jouer dans une telle partie étaient nulles, et de mon côté, je préférerais honnêtement rester sur le banc des remplaçants à profiter de cette place de choix pour suivre la partie. Cependant, une incroyable suite de malchances, les marins jouant dur, allait me forcer à monter sur le terrain en fin de deuxième mi-temps. Le score était toujours nul, mais les nôtres, épuisés, tombaient les uns après les autres en défense. Mon respectable gabarit me valut d'être envoyé boucher un trou sur la gauche. Je surpris mon entraîneur haussant les épaules après m'avoir désigné pour cette mission plus corporelle que tactique.

Je ne tenais pas trop à recevoir de passes, et les rares fois que le ballon m'échouait entre les pieds, c'était le cœur battant que je me dépêchais de m'en débarrasser - sans trop de fioritures, dribles, petits ponts, tacles et autres talonnes - en direction de notre avant en position d'attente. C'est ainsi que, moins de cinq minutes avant la fin de la partie, assez fort pour rudoyer deux Italiens des

épaules et des coudes, à la limite de la faute, bon coureur par ailleurs, je me précipitai assez profondément dans le camp adverse le long de la ligne des touchés et, à hauteur du carré du gardien, en déséquilibre, je centrai en tombant de l'intérieur du pied gauche vers Bibine qui était en position de tir au milieu du terrain. Je ne sais toujours pas comment, le ballon, au lieu d'aller à angle droit vers mon avant-centre à une trentaine de mètres de moi, s'incurva à soixante degrés en une trajectoire lobée d'obusier pour gagner la lucarne des poteaux dans un mouvement tournant de boomerang. Imparable. C'était un but d'un bel effet. Le but de la victoire sur le *Dante*. À deux bonnes dizaines de mètres du point d'impact supposé du ballon.

La fête fût fêtée avec les éclats habituels des fins de match de soccer, et les joueurs adverses ne furent pas les moins bruyants à me donner l'accolade due au buteur de la partie, et quelques souvenirs, dont le chandail - que j'ai encore - du gardien italien. Et c'est à moi, au nom de mon équipe, que fut remise la coupe de la victoire. Cela ne m'était jamais arrivé d'être au beau milieu d'une photo de soccer, les vedettes de l'équipe à ma gauche et à ma droite. C'était maintenant ou jamais. Le soir même, ma décision fut prise de signifier que mon départ du groupe prendrait effet immédiatement le lendemain matin. La chance passait de ne jamais plus toucher à un ballon, je n'allais pas la laisser s'échapper. L'agréable tollé de protestations de mes camarades - et de l'entraîneur lui-même *même* - n'y fit évidemment rien. Et Béatrice, qui avait tout vu des gradins...

## I. QUINA

# Comment se faire des amis

[Retour à la table des matières](#)

On n'avait pas encore inventé l'adolescence à Quina. Comme dans toutes les autres provinces d'ailleurs. Seule la capitale, port ouvert à tous vents et marées, démons et merveilles, semblait plier sous la mode d'une longue adolescence, entre l'enfance d'avant 13 ans et l'âge adulte d'après 19 ans. Cette transition des teenagers avait bien filtré jusqu'à nous, mais sans plus, comme venant d'une autre planète, celle des Blancs américains, dont le souvenir en province était encore trop atroce, vingt-cinq ans après la fin de leur occupation militaire. Chez nous, on sortait tout simplement de la haute enfance pour tomber un jour dans le bas monde adulte, sans chichis et sans ménagement, assez brusquement même, et souvent la tête la première, à se la fracasser.

La métamorphose dans sa radicalité avait quelque chose du passage de la chenille au papillon. Et le cocon indispensable à cette transformation n'était autre que le kiosque au milieu de la place de Quina : une tonnelle aux poteaux d'acier rongés par l'air marin sous la couche annuelle de peinture bleu marine comme il se devait, et un toit conique de tôles ondulées et galvanisées, passées au même bleu chaque année pour le 7 mars de la fête patronale. Il s'y discutait les soirs d'été, à longueur des vacances scolaires - et très tard lorsque la pleine lune jouait au lampadaire - des meilleurs moyens d'éviter tous les pièges qui truffaient le terrain mine de Port-au-Prince. L'on se faisait des peurs en se riant de tout, car il fallait faire honneur à sa province en affichant une nonchalante envie d'en découdre.

À l'entrée dans la vie à Port-au-Prince, c'était l'amitié la grande affaire à ne pas rater, car tout le reste en découlait. jusque-là, on devenait tout naturellement amis parce que voisins, parce que du même âge, parce que de la même école, parce que ami d'autres amis, et ainsi de suite. Pourquoi ? Parce que. Mais voilà que tout allait changer et que plus rien ne serait plus jamais naturel. Et que cela s'appelait choisir. Et que ne pas choisir était encore choisir. Ce n'est pas que l'amitié ait été absente de notre fabrication et que nous ayons été en quelque sorte exemptés des paraboles et sermons ponctués des « Dis-moi qui tu hantes je te dirai qui tu es » et « Qui se ressemble s'assemble », etc., non, c'est que plus rien n'irait plus jamais de soi. On ne se sortait donc pas de l'unique choix d'avoir à choisir son cercle d'amis mais, à défaut de savoir immédiatement avec qui faire la route, on pouvait quand même commencer par tous ceux avec qui on ne voulait pas la faire. Nous écoutions ainsi bouche bée les aînés sous la tonnelle, en nous promettant que nous aussi, bientôt en classe de philo, nous en mettrions plein la vue, les soirs de pleine lune, aux plus jeunes.

Ne restait donc plus qu'à se plonger dans le best-seller de l'amitié de Dale Carnegie, *Comment se faire des amis*, qui avait nourri année après année depuis sa parution, vingt-cinq cohortes de tous les *sizes* des bourgeoisies et classes moyennes locales, du *small* au *XXL*, qui y cherchaient un prêt-à-porter en la matière. Il m'échut de ramener un extrait à discussion pour la prochaine fois, car notre province cultivait encore cette élégance fanée des rencontres thématiques telles que nous les croyions inventées dans les cénacles de la Belle Époque parisienne. Je m'acquittai studieusement de ma tâche, passant et repassant le livre au crible pour y trouver le paragraphe qui me semblait le mieux résumer la démarche de l'auteur. Il était à la page 114 de l'édition « Le livre de poche », chez Hachette.

« Si vous voulez plaire, voici la règle no 4 :

Rappelez-vous que la personne avec qui vous conversez s'intéresse cent fois plus à ses désirs et à ses problèmes qu'à vous et à vos préoccupations. Sa rage de dents la tourmente davantage qu'une famine qui a causé la mort d'un million de Chinois. Un furoncle dans son cou l'inquiète bien plus que quarante tremblements de terre en Afrique. Songez à cela, la prochaine fois que vous vous engagerez dans une conversation. »

Le prix à payer pour plaire était élevé, très élevé : un furoncle avant quarante tremblements de terre en Afrique et une rage de dents avant la mort par famine d'un million de Chinois ! Passe encore l'interlocuteur à l'intérêt versé cent fois plus à lui qu'à vous, mais pas le furoncle africain qui restait en travers de la gorge, sans compter la dent chinoise que l'on gardait contre l'auteur. La discussion violente qui suivit fut à la mesure de la proposition. Il y avait ceux qui approuvaient tout, de peur d'affronter un jour, tout seul, un tête-à-tête avec eux-mêmes. Le plus grand nombre. Et ceux qui montraient de sérieuses aptitudes pour une carrière basée sur le silence. Moins nombreux, mais déjà on sentait qu'ils iraient loin. Et puis ceux qui voulaient plaire à tous les camps. Et puis ceux qui attendaient que se décide une majorité pour la rallier. Et enfin ceux qui ne savaient pas se la fermer, malgré tout les entraînements reçus. Gibiers de potence que ceux-là, dans cette société-là ! Ils n'iraient pas loin. Bref, tout y passa, jusqu'au rapprochement inattendu de deux événements à une même date, 1934, l'armée d'occupation pliant bagage et le Dale Carnegie qui en prend subrepticement la place. « Quiniens et Troyens, même combat ! » entendit-on crier au plus bleu de la nuit de cette bourgade déjà à cheval sur les principes.

L'âpreté des paroles échangées - dont faisaient aussi partie les troublants silences - nous avait donc une fois de plus partagés, mais pour toute la vie cette fois, sentions-nous confusément, le débat ayant même débouché sur un procès en usurpation de titre, avec réquisitoire contre le banal et racoleur *Comment se faire des amis* au profit du nettement plus significatif et utile *Comment se faire des ennemis...* C'était donc cela l'intronisation chez les adultes. Et de tous les dépuce-lages de cette saison des dépucelages, ce n'était pas le moins jouissif que cette initiation aux positions entre lesquelles ne pouvait exister aucune solution de compromis.

Ce pays qui m'habite. Lodyans.

## II

---

# Port-aux-Morts

[Retour à la table des matières](#)

## II. Port-aux-Morts

# La poule aux œufs rouges

[Retour à la table des matières](#)

L'on avait quitté la petite enfance avec sa belle histoire de la poule aux oeufs d'or, et même la haute enfance avec son énigme sur qui de la poule ou de l'oeuf avait précède l'autre... et l'on croyait ferme en avoir fini avec les histoires de poule et d'œufs, en ces âges de métier. Mais c'était trop vite faire fi de la tenace longévité de certains *petits livres rouges*, ainsi appelait-on les petits manuels - aux couvertures immanquablement rouges - des parfaits petits militants de ma génération.

Le temps était aux clubs culturels de quartier. Avec une telle soudaineté, en ces débuts 1960, que l'on aurait dit un mot d'ordre des deux partis de gauche, PEP (Parti d'Entente Populaire) et PPLN (Parti Populaire de Libération Nationale), enfin parvenus à un programme commun visionnaire : faire lire. Et pour peu que l'on traînât dans deux ou trois coins de la ville, l'on se trouvait sollicité par deux ou trois groupes vous enjoignant de les rejoindre pour choisir des livres ensemble... les lire ensemble... et discuter ensemble de ce qu'on avait lu. Que le nom de code de l'opération ait été « Ensemble Ensemble Ensemble » ne m'étonnerait point ; il aura servi ensuite à toutes les sauces ! Mais, pour le système policier qui se mettait en place au même moment, à coups de voyages de spécialisation de ses officiers aux États-Unis, Fort Benning, Fort Brague... puis retour à Fort Dimanche, toute cette vénération de l'imprime n'était que l'étape première dont la cellule communiste cloisonnée, militante, terroriste, constituait l'ultime aboutissement.

« Lecteurs, vos papiers ! » était la semonce ordinaire au plus chaud de la guerre froide.

Du côté de chez moi, c'est un dimanche matin, après la grand-messe de dix heures, que se tint la réunion de fondation de notre club. Deux membres d'un autre club - ainsi s'étaient-ils présentés, compassés comme deux commissaires du peuple - étaient venus, invités par deux d'entre nous, ce qui devait leur valoir d'ailleurs d'être propulsés secrétaire général et président de notre nouvelle association. C'est ainsi que nous fûmes seize à voter pour des statuts à l'avance préparés, mais dont seul le nom du club avait été laissé en blanc. Que faire ? L'on se battit donc pour le nom. Ma proposition de nous nommer « Les Moutons » fut égorgée à quinze contre un, et « L'Espoir », en clin d'oeil à Malraux, passa à quinze contre un. Dans la grande nébuleuse des clubs de quartier, le club Espoir, c'était donc nous à Pacôt, le temps de deux réunions.

Au dimanche en quinze, après la grand-messe, les deux mêmes, qui cette fois jouaient à passer là par hasard, et toujours constipés d'importance, nous avaient solennellement apporté un extrait que j'ai conservé - je conserve tout -, une feuille jaune régulière d'un peu moins de 500 mots, ressemblant à s'y méprendre à un tract, en cette période de tracts. Des années plus tard, en lisant Georges Politzer pour essayer de comprendre ce qui était arrivé à certains petits camarades restés bloqués à ce palier, pour les plus chanceux - d'autres y ayant laissé leur vie -, je devais attentivement vérifier que l'extrait était fidèle en tout au livre de référence. Mais sur le coup, j'avais cru à un canular, dont le duo en avant allait révéler à la fin la supercherie. Ne nous étions-nous pas laissé prendre dans un attrape-nigaud et mener comme des... moutons ? J'avais vraiment cru à une mauvaise blague car, dans ce temps-là déjà, cela faisait très moderne pour un conférencier de commencer par une blague, dont il riait le premier très fort, en essayant d'entraîner la salle après lui.



LA CONTRADICTION EST LA GRANDE  
LOI DE LA DIALECTIQUE.

Georges Politzer, *Principes élémentaires de philosophie*,  
Éditions Sociales, pages 178-183.

*La bourgeoisie produit  
ses propres fossoyeurs.*

Karl Marx et Friedrich Engels,  
*Manifeste du Parti Communiste*,  
Éditions Sociales, p. 20, 1961.

Prenons l'exemple d'un oeuf qui est pondu et couvé par une poule : nous constatons que, dans l'oeuf, se trouve le germe qui, à une certaine température et dans certaines conditions, se développe. Ce germe, en se développant, donnera un poussin : ainsi ce germe, c'est déjà la négation de l'oeuf. Nous voyons bien que dans l'oeuf il y a deux forces : celle qui tend à ce qu'il reste un oeuf et celle qui tend à ce qu'il devienne poussin. L'oeuf est donc en désaccord avec lui-même et toutes les choses sont en désaccord avec elles-mêmes.

Cela peut sembler difficile à comprendre, parce que nous sommes habitués au mode de raisonnement métaphysique, et c'est pourquoi nous devons faire un effort pour nous habituer à nouveau à voir les choses dans leur réalité.

Une chose commence par être une affirmation qui sort de la négation. Le poussin est une affirmation issue de la négation de l'oeuf. Cela est une phase du processus. Mais la poule sera à son tour la transformation du poussin et, au coeur de cette transformation, il y aura une contradiction entre les forces qui luttent pour que le poussin devienne poule et les forces qui luttent pour que le poussin reste poussin. La poule sera donc la négation du poussin, qui venait, lui, de la négation de l'oeuf.

La poule sera donc la négation de la négation. Et cela est la marche générale des phases de la dialectique : 1) Affirmation ou Thèse, 2) Négation ou Antithèse, 3) Négation de la négation ou Synthèse.

Ces trois mots résument le développement dialectique. On les emploie pour représenter l'enchaînement des phases pour indiquer que chaque phase est la destruction de la phase précédente.

La destruction est une négation. Le poussin est la négation de l'oeuf, puisqu'en naissant il détruit l'oeuf. L'œuf couvé étant l'affirmation de ce que l'oeuf est, il engendre sa négation : il devient poussin, et celui-ci symbolise la destruction, ou négation de l'oeuf, en perçant, en détruisant la coquille.

Dans le poussin, nous voyons deux forces adverses : « poussin » et « poule » ; au cours de ce développement du processus, la poule pondra des oeufs, d'où nouvelle négation de la négation. De ces oeufs alors partira un nouvel enchaînement du processus.

Nous voyons donc que la négation dont parle la dialectique est une façon résumée de parler de la destruction. Il y a négation de ce qui disparaît, de ce qui est détruit : 1) Le féodalisme a été la négation de l'esclavagisme, 2) Le capitalisme a été la négation du féodalisme, 3) Le socialisme est la négation du capitalisme.

retenons surtout que

LA CONTRADICTION EST

LA GRANDE LOI DE LA DIALECTIQUE

Je les priai d'aller se faire cuire un oeuf, justement, et les enjoignis à marcher sur des oeufs la prochaine fois qu'il nous proposerait un texte à discussion. Le président du club voulut étouffer la révolte dans l'œuf. Mal lui en prit. On lui signifia qu'ayant mis tous ses oeufs dans le même panier, il allait une fois de plus constater que l'on ne faisait pas d'omelette sans casser des oeufs. La galerie, hilare de la cascade de lieux communs sur les oeufs, entra dans le jeu en constatant que le papier du tract était en effet d'un beau jaune d'oeuf, et que ce texte n'avait rien

de l'œuf de Colomb... C'était le délire et la bousculade pour en placer une, tellement ils se sentaient pleins, comme des oeufs à double jaune, d'avoir été traités en juste sortis de l'œuf... Premier trait d'humour (involontaire ?) de ces deux garçons dont on n'attendait pas tant, je fus traité de tête d'œuf (l'affirmation ou thèse), de poussin marchant derrière sa maman (la négation ou antithèse), et enfin de poule mouillée (la négation de la négation ou synthèse), le tout assorti d'une proposition de radiation. Plus dialectique que cela, tu meurs ! Mais je survécus.

Une semaine plus tard, le quartier était bouclé. Nous savions déjà que c'était pour une opération d'intimidation des clubs, en rapport aux livres. On fouillait et saisissait méthodiquement dans chaque quartier à clubs les livres suspects. Le hic était que les officiers de ce service de police n'étaient pas réputés pour leur commerce avec les livres, et nous nous demandions comment ils allaient s'y prendre pour identifier un livre subversif. L'on racontait tellement d'histoires à leur sujet que la palme revint à celui qui, de garde lors d'une escale d'un bateau européen, localisa sur la liste des passagers un certain Karl Marx. C'était en 1939. Ce nom lui disait quelque chose. Soudain, un éclair. Il ne voulut point partager sa bonne fortune et prit seul l'initiative de l'arrestation. Il monta au palais présidentiel, le cœur battant et les mains moites, rêvant sans doute de récompenses et de promotion, faire part de son coup fumant à Sténio Vincent, fin lettré. L'on rapporte que le président, impassible, fit immédiatement venir le dossier de l'officier en sa présence, releva l'école de droit privée dont il avait été diplômé en province, et fit illico fermer l'institution. Mais le panache n'était plus l'apanage de ce poste depuis belle lurette. On laissa fouiller, maison après maison, celles susceptibles d'avoir une bibliothèque dont on emporta tout simplement tous les livres à couverture rouge, tous genres confondus, les recettes de cuisine de ma mère, rangées dans une liseuse de cuir bourgogne, comprises.

Mon père, traumatisé par cet épisode, recouvrait encore, trente-cinq ans plus tard, le matin même de sa mort le 20 février 1996, de papier d'emballage brun la couverture au magenta subversif trop fort de sa dernière acquisition, la toute première et rare édition d'août 1975 du *Dézafi* de Frankétienne chez Fardin, achetée la veille au dernier bouquiniste ambulancier de Port-au-Prince, le très connu fournisseur des gens du Sud en livres de collection, Mircéa Beaumanoire S., originaire des Cayes.

L'éternel retour n'étant pas qu'un mythe, plus jamais l'édition haïtienne, prudente, n'utilisera cette couleur en couverture, jusqu'à nos jours d'ailleurs. À moins de provocation délibérée. J'allais oublier : un de mes frères et moi entretenions lors un petit élevage de quelques centaines de pondeuses Leghorn. Pour les poules et les oeufs, j'estimais en donner déjà assez pour ne plus rien rajouter à la corvée quotidienne des poulaillers.

## II. Port-aux-Morts

# De l'or pour mes amis et du plomb...

[Retour à la table des matières](#)

« De l'or pour mes amis et du plomb... pour mes ennemis ! » C'est avec de semblables citations pouvant être attribuées à n'importe lequel des chefs d'État d'une histoire nationale de favoritisme et de représailles, que l'on était convié à faire son entrée dans le monde des adultes. Et pourtant, l'auteur de cet aphorisme cannibale était, de toute la bande des présidents, un des plus démocrates et des plus modérés ! Quant aux autres... Pour chaque situation, il y avait ainsi une citation célèbre de l'un d'eux, et elles avaient en commun d'être toutes hautement cyniques : « Plumez la poule... mais prenez garde à ce qu'elle ne crie ! » disait l'un aux pilliers des caisses publiques sur les apparences à sauver... « Que chaque bourrique braie dans son pâturage ! » ajoutait celui-là, à propos des zones d'influence des barons du régime après dépeçage du pays... Et le reste a l'avenant.

Le problème était que personne, dans Port-aux-Morts, ne semblait savoir compter jusqu'à trois : l'on était ami ou l'on était ennemi, un point c'est tout, et toutes les fines postures intermédiaires se faisaient toujours ramener à ces deux seules options, pour de l'or ou pour du plomb. Au choix. Cette violence binaire avait bien vite gagné toutes les activités, même celles réputées au-dessus de tout soupçon, comme les examens d'entrée à la Faculté de médecine. Cette dernière s'appropriait ainsi à perdre la réputation internationale de valeur académique qu'on lui reconnaissait encore, déclin qui lui vaudra d'être traitée d'école de médecins aux pieds nus, selon l'expression maoïste en vogue à l'époque, quand ce n'était pas

d'école d'infirmiers de luxe, selon l'un des féroces coups de dents de cette ère d'anthropophagie.

Un petit groupe d'une vingtaine de naïfs et de naïves - car après il n'y en aura plus, vaccinés qu'ils furent tous, ou mangés -, s'était imaginé capable de contrer le manichéisme triomphant en organisant une classe préparatoire au concours. Ils furent honnêtement encouragés en ceci par tous ceux qui résistaient à la macoutisation de ce fleuron universitaire, mais aussi manoeuvres en sous-main par quelques politiciens les yeux tournés - sans états d'âme sur les risques encourus par ces jeunes - vers l'affrontement qui n'allait pas manquer de suivre avec le pouvoir.

Chaque membre du groupe, avec un niveau différent de conscience des enjeux dont il devenait l'emblème, se proposait donc d'étudier, pour se classer manifestement en tête du concours d'entrée, à un point tel que l'on ne pourrait lui refuser l'accès à la Faculté sans se déjuger. C'est du moins ce qu'ils croyaient tous, à voix suffisamment haute, pour que la chose soit discutée ouvertement d'une galerie à l'autre comme la prochaine crise politique. Les gens parièrent, en bons Haïtiens qui ne ratent pas une occasion de parier, pour ou contre l'entrée en fac de médecine de ce groupe dont l'ultime bravade consista à commander à l'avance ses blouses blanches. D'où, par jeu, le petit nom qui leur fut accolé : les Blouses Blanches, les BBB, car ceux d'en face avaient ajouté un *B* pour Bolcheviques !

De la mi-juin, fin des examens de terminale, au début octobre de la semaine des épreuves de sélection pour la Faculté, il y avait bien cent jours à remplir à ras bord d'une masse impressionnante de connaissances de détails en physique, chimie, biologie, botanique et anatomie. C'était du par coeur, sans aucun complexe ; des cruches à remplir, en vue de cinq jours à cinq cents questions à choix multiples. Il y avait donc deux stratégies possibles, la première de s'enfermer cent jours et cent nuits à étudier en équipe, sous la supervision de moniteurs, avec la rage d'une cause à défendre et d'un abcès à crever ; et la seconde, plus réaliste, de se chercher pendant le même temps un parrain ou une marraine - car il y avait de redoutables marraines chefs de milices -, autorité civile ou militaire, en tout cas autorité politique assez lourde, pour vous inscrire de force sur la liste des admis. L'enjeu était devenu une telle affaire d'État, un tel bras-de-fer avec l'opposition sourde et larvée, que la liste finale des admis en médecine s'établirait, à partir de cette année, au palais présidentiel, la maison des derniers recours, là où l'on disait

que le Diable en personne venait dormir chaque soir, comme en sa résidence secondaire préférée.

Il y avait habituellement de trois à quatre cents candidats pour quarante places, strictement définies par le nombre de stéthoscopes, microscopes et autres « scopes » disponibles. Et les résultats étaient proclamés le premier jour de novembre. Mais cette fois-ci, c'est tout le mois de novembre qui y passa. Il y eut finalement quatre listes publiées tout au long du mois, au fur et à mesure des représentations et pressions de partisans au palais. Le nombre d'admis, trafiqué à quarante au début, atteignit à la fin du mois l'imposant chiffre de cent quatre-vingts et quelques - imprécisions en rapport avec les surajoutés au gré des variations de fortunes politiques en cours d'année. Les salles de cours, qui généralement faisaient le plein à quarante assis, se transformèrent pour recevoir entre quatre à cinq fois plus d'étudiants debout, compactés comme un bataillon serré de miliciens en parade ; l'image n'étant pas que métaphore, car le contingent des admis fut astreint aux exercices paramilitaires sur la place publique et à des défilés au pas de l'oie - allemand - dans les rues de la ville, non pour les avilir comme aimaient à penser certains, mais au nom de la logique simple et redoutable d'une mécanique à deux temps, amis ou ennemis, or ou plomb. Les fins finauds qui crurent se faire admettre, pour ensuite refuser la marche au pas, en eurent pour leurs manœuvres. Il n'y avait, hors le viril lancé de jambe de la troupe, aucun entrechat de permis.

Les BBB furent évidemment les grands absents des listes. On leur fit l'ultime pied de nez de couler l'information qu'ils étaient effectivement les seuls à avoir réussi les examens, en tête de la liste de surcroît, mais qu'il n'y avait pas de place pour les ennemis de la révolution en cours. Beaucoup des admis, dans de telles conditions, allaient difficilement vivre leur succès, au point d'abandonner en cours de route pour retraverser du bon côté de l'Histoire. Une brigade spéciale, surnommée les *Resquilleurs* - depuis qu'ils avaient joué le rôle de briseurs de la grève de la fac de médecine en s'y laissant coopter sans examen -, avait reçu mandat de veiller sur la non-admission des BBB. Ils furent d'un grand zèle et furent crédités chacun des trente deniers d'or de ce pari qu'ils avaient tenu et gagné. Et la chape de plomb se fit un peu plus ample, et un peu plus lourde, sur la vie, comme après chacune des petites défaites de ce temps.

## II. Port-aux-Morts

# La leçon magistrale

[Retour à la table des matières](#)

Le professeur scandait son cours, détachant les syllabes avec lenteur pour que l'assistance qui bondait son amphithéâtre, en ce mardi matin, puisse prendre le mot à mot de sa leçon magistrale prévue à l'horaire : introduction critique à *L'Introduction à la critique de l'économie politique*.

« La fin dernière de toute Production, la fin dernière de toute production, est la reproduction, re-pro-duc-tion, des rapports de production et des moyens de production, des rapports de production et des moyens de production. Point. Toute analyse de production, virgule, toute analyse de production, virgule, doit donc se mener dans la perspective, pers-pec-ti-ve, de la reproduction de ce qui permet cette production. Point. Ainsi... »

Il ne badinait jamais avec les mots, celui-là ! Comme tous les autres, d'ailleurs ! Dans l'enceinte déjà passablement sombre, tous les auditeurs, ostensiblement studieux, portaient des lunettes noires et des pantalons identiques de bleu denim dit gros bleu, et le même modèle de bottes noires lacées haut. Seules leurs chemises, aux coloris vifs et variés venaient égayer cette lugubre uniformité, en tombant droit cependant sur d'inquiétants renflements à la taille que l'on savait causés par le gros Colt .38-long quand il loge dans un étui. C'était au tour de maître Everson d'enseigner à ces étudiants peu amènes, venus remplacer, depuis le lundi matin, les grévistes pour que l'École Normale Supérieure ne soit pas en grè-



ve. Il ne saurait plus y avoir de grèves dans ce pays ! Il y allait du prestige du gouvernement dont le chef avait interdit, à tout jamais, que ce mot de grève vienne insinuer qu'une quelconque faction de son peuple puisse n'être pas très satisfaite de son sort.

Il ne saurait plus y avoir de grèves, depuis deux ans que les toutes dernières avaient connu une solution finale, mettant ainsi un terme à trois années d'agitations qui avaient vu tous les groupes récalcitrants à la dictature se faire décimer : l'Église et les Scouts, le Commerce et les Jeannettes, l'Armée et les Footballeurs, les filles de joies et les Déjoïstes, les chauffeurs de taxis et les taxidermistes ; enfin tous. Et les universitaires. Mais ne voilà-t-il pas qu'une petite centaine d'étudiants et d'étudiantes, repartis en six sections et trois années d'études, dont les cinq doigts d'une main suffisaient donc largement à compter chaque promotion, s'avisaient de lui dire non, à LUI. Ce dernier îlot de résistance agaçait souverainement le souverain qui, à sa septième année de pouvoir, avait vu sa *présidence-à-vie* inscrite depuis peu dans la Constitution par une Chambre d'une autre petite centaine de représentants, ceux-là comme il les aimait.

Les questions en litige, qu'elles furent des plus dérisoires aux plus fondamentales, importaient peu en la circonstance ; c'était le non, à lui opposé, qui valait offense. L'officier du Palais, surnommé « l'intelligent » - un ancien transfuge de la section des sciences naturelles de la Normale, passé à l'Académie militaire -, était venu rencontrer les étudiants avant le vote de grève. En sa qualité de chargé du Bureau des symboles au Département de la propagande, il n'avait laissé aucun doute sur les intentions du pouvoir de ne jamais reconnaître un état de grève. Tout simplement, la grève ne devait plus exister dans les langues parlées au pays, comme mot et comme chose. Toute une liste d'autres termes subversifs avaient aussi été rayés de l'usage courant et remplacés par de nouveaux, plus conformes. Il ne devait plus y avoir de syndicats, associations, unions, attroupements, regroupements de plus de trois personnes. Tout devait continuer à marcher au pas, l'enseignant enseignant, l'étudiant étudiant, le commerçant commerçant, le fonctionnaire fonctionnant... et le Bureau des symboles était prêt à envoyer un bataillon de macoutes du Palais suivre les cours, s'il le fallait, pour garder ouvertes les salles de la Normale qui ne saurait être en grève.

Deux années de déprime depuis la grande grève étudiante de 1961-1962 et une récente rentrée scolaire houleuse avaient abouti à ces événements du début no-

vembre 1964. Ce n'est pas qu'il lui fût impossible, au chef, d'envoyer un de ses bouchers faire de petites bouchées de ces cent étudiants, mais comme il ne pouvait plus y avoir de grèves, de contestations ou d'oppositions, c'eût été perdre la face que de réagir par la force. L'opinion publique, dans son évanescence, était devenue l'obsession de la dictature, puisqu'elle n'offrait aucune prise aux mains que l'on rêvait de lui mettre dessus. Les rumeurs étaient devenues l'arme des vaincus et l'appareil policier, traquant toutes paroles dites subversives, était impuissant à les empêcher de se transformer en opinions publiques ; ce qu'en termes précieux à la Normale nous déclinions du *phémè* devenant *doxa*...

Toutes les salles de cours furent donc bondées pour cette dernière semaine d'avant les examens de mi-session. La direction ayant reçu l'ordre de ne rien changer à sa programmation, mesdames, messieurs les professeurs firent tenir au secrétariat, comme d'habitude à l'avance, leurs sujets d'examens, et les babillards furent couverts de convocations des étudiants et des étudiantes dans les différentes salles où se dérouleraient les épreuves écrites. Pour chacune d'entre elles, le temps accordé était de six heures d'horloge, et la tradition de la Normale en mi-session était d'afficher, une semaine à l'avance pour chaque matière, cinq sujets dont un seul serait retenu le jour de l'examen.

L'Union des enseignants et enseignantes avait été l'une des toutes premières à avoir été démantelées, en même temps que les syndicats ouvriers, et tous les membres de cette profession se devaient de donner normalement leurs cours, fût-ce devant une salle vide. Les questions d'examen de cette semaine-là furent donc leur douce vengeance. En thème latin pour les forts, le sujet proposé fut que l'un quelconque des éditoriaux écrits ou parlés serait retenu, notamment l'envolée quotidienne à la radio gouvernementale qu'animait un surnommé « Ti-bourrique » tellement il hennissait. Le risque était grand de leur faire cadencer à la Cicéron pendant six heures ce jour-là l'exégèse d'un aphorisme du chef dans ses *Mémoires d'un leader du Tiers-Monde*. En géographie, il y avait fort à parier que *Sparte au Ve siècle avant Jésus-Christ ou Florence au début du XVIe siècle* serait retenu pour dégager les lignes d'horizon fin de siècle d'une centralisation port-au-princienne qui poussait vite vers un retour aux cités-états. La littérature haïtienne, entre autres pièges, proposa un essai sur la subversion politique et sociale en se tenant faussement loin de la conjoncture, sous le titre *Les lodyanseurs du Soir*, le journal de Justin Lhérisson qui accueillait ce genre en pleine effervescence au

début du siècle. Enfin, en littérature française, c'est sur la *Ballade des pendus*, placée dans la liste des textes retenus, que probablement une foule de considérations allaient actualiser la question de la peine de mort, si légèrement appliquée à tous propos, et envers et contre tous.

Pas un seul de ces nouveaux étudiants à la mine patibulaire ne se présenta aux examens. Évidemment, a-t-on envie de dire. La Normale vide fut enfin proclamée en grève par l'insaisissable bouche à oreille qui suivait la passe d'armes. Le Gouvernement perdait la face, certes, mais le Gouvernement perdit surtout patience. On attendait les bouchers ; vinrent les charpentiers. L'École, immédiatement fermée pour réparations, vit sa façade se hérissier d'échafaudages évocateurs du gibet de Montfaucon. Le Bureau des symboles semblait filer la métaphore ; il ne manquait plus que les cordes et les cous. Les cent prirent leurs jambes à leur cou pour de lointaines balades, exception faite de trois d'entre eux - plus braves ou moins prudents ? certainement moins chanceux. Ils furent attrapés le soir même en train d'installer aux poutres des cordes aux noeuds coulants, et pour lesquels, en 2004, la nouvelle amicale des anciens de la Normale qui a vu le jour à Montréal en 2001, compte célébrer, en même temps que le bicentenaire de l'indépendance nationale, le quarantième anniversaire de leur pendaison haut et court en ce beffroi.

## II. Port-aux-Morts

# Nous sommes tous des assassins

[Retour à la table des matières](#)

C'est le titre d'un film. Heureusement. Produit en 1952 par André Cayatte comme une plaidoirie pour l'abolition de la peine de mort dont étaient saisies les sociétés occidentales, et plus particulièrement la France, dans l'immédiat après-guerre. Nous sommes tous des assassins, qui avait bien mis dix ans à parvenir à Port-au-Prince, faisait salle comble en semaine et jouait à guichets fermés aux deux séances des dimanches soir, quand les dignitaires du régime sortaient leur légitime, ou parfois l'autre, fardée et pouponnée, robes moulantes de rigueur. Le film tenait l'affiche au Ciné Capitole, j'en suis certain, mais je ne sais pourquoi, il est aussi associé dans ma mémoire aux salles du Champ-de-Mars, du Rex Théâtre et de la Paramount. Je me demande si ce n'est pas la première copie de film à avoir été jouée dans tous les cinémas de la capitale à tour de rôle. C'est dire l'événement.

En 1962, plus aucun doute n'était permis : les cinq premières années de la dictature auguraient mal pour le quart de siècle qui allait suivre. Duvalier achevait de transformer son mandat en présidence à vie, bousculant tout sur son passage, notamment l'échéance constitutionnelle du 15 mai 1963, tandis que Graham Greene engrangeait, médusé, dans un vieil hôtel tout en dentelles du *Bas-peu-de-chose*, le matériau de son mordant roman sur *Les Comédiens* qui s'agitaient de pères en fils

en tempête dans le même verre d'eau depuis l'indépendance. Sauf qu'à trop servir, le goulot était devenu ébréché et tranchant !

Toutes les formes de regroupements étaient scrutées au collimateur, et ne survivaient, çà et là, que d'inoffensifs cénacles culturels. La modestie de leur influence populaire garantissait la tolérance dont ils étaient l'objet. C'est ainsi qu'un petit ciné-club, tout petit par les deux à trois douzaines de personnes à le fréquenter habituellement une fois par mois, au soir de chaque premier vendredi du mois, allait subitement, grâce à ce film, se retrouver avec une centaine de personnes venues assister aux discussions d'après projection. Celles-ci, aussi animées qu'irréelles, portaient sur l'abolition de la peine de mort, en plein cœur de cette dictature qui vous escamotait quelqu'un sans jugement, comme un prestidigitateur presse le ferait d'un lapin. Sans même de chapeau. Au *pays sans chapeau*, tiens !

L'animateur de ce ciné-club, toujours de profil à force d'être sec, pipe au bec, nez et yeux d'aigle, dépeçait le film de Cayatte à grands coups de griffe, pour souligner à son public les risques d'un film à thèse devenu un documentaire didactique et emphatique, loin du langage et de l'écriture cinématographiques. La critique « nouvelle vague » avait beau prendre Cayatte pour son bouc émissaire de service - Truffaut jouait aussi à l'assassin en écrivant : « Si les gens de cinéma voient dans Cayatte un avocat, les gens de robe le prennent pour un cinéaste » -, la ferveur du public ne se démentait pas au box-office. Au grand déplaisir des cinéphiles, puristes et esthètes... dans *Nous sommes tous des assassins*, c'est la solide et bonne histoire racontée qui en mettait plein la vue aux foules restées aveugles aux travellings hésitants et autres plans américains contestables.

Un dévoyé, joué par Marcel Mouloudji, avait trouvé à satisfaire, dans la Résistance pendant la guerre, ses tendances homicides avec efficacité, et ne s'était pas démobilisé la paix revenue. Le voilà condamné à mort pour meurtres en cascade commis sur cette lancée patriotique. En cellule, il rejoint trois autres condamnés à mort pour des cas à vous illustrer des manuels de droit au chapitre des circonstances sociétales atténuantes et des erreurs judiciaires. Le réquisitoire de Cayatte contre la peine capitale en était d'autant facilité, et son morceau de bravoure avait remporté le Prix spécial du Jury au festival de Cannes 1952 pour sa description du côté encore moyenageux du système pénal français d'alors. Le rituel de la mise à mort devait immédiatement changer en France après ce film, prélude à l'abolition de cette sanction plus tard.

Le tout Port-au-Prince allait se mobiliser pour ou contre chacune des quatre exécutions : l'ancien tueur du temps de la guerre, le Corse imprégné du code de la vendetta, rôle joué avec justesse par Raymond Pellegrin, le médecin qui clame son innocence du meurtre de sa femme, et le malade mental qui tue sa fille dont les pleurs l'importunaient. Entre ceux qui cautionnaient les quatre mises à mort et ceux qui les désapprouvaient en bloc à la suite de Amédéo Nazzari, en médecin qui jouait mélo à faire pleurer, comme à son habitude, il y avait ceux qui s'annonçaient avec nuances pour une, deux ou même trois des peines capitales sur quatre, en justifiant ces choix par des considérations culturelles, médicales, politiques ou pénales selon chacun des cas. Le débat avait gagné les journaux, qui laissèrent timidement d'abord passer des entrefilets de positions dans leurs pages commerciales, avant d'oser la polémique en éditorial. La Faculté de droit, sortie la dernière de sa prudence caponne, organisa des conférences sur le film, que donnaient des plaideurs au verbe grandiloquent. La *Salle des pas perdus* résonnait, très tôt et fort tard, de débats animés par des groupes d'étudiants qui s'entraînaient à leur prochain métier, en donnant de la voix et du geste à propos de notre système carcéral antédiluvien, que l'on aurait été trop heureux de voir atteindre un jour, en ce siècle ou même dans l'autre, le niveau dénoncé dans le film de Cayatte.

C'est que légiférer sur l'abolition de la peine de mort faisait partie du *package deal* et du *new deal* de la paix, et nos législateurs en avaient tenu compte à grand renfort de discours. La Constitution de 1946, en son article 20, allait fixer la lettre de la peine de mort en Haïti pour quarante ans et six Constitutions, sans égard à la pratique qui la violait allégrement et outrageusement, sans conséquence : « La peine de mort ne peut être établie en matière politique, exceptée pour cause de trahison. » Et l'explicitation de suivre : « Le crime de trahison consiste à prendre les armes contre la République, à se joindre aux ennemis déclarés d'Haïti, à leur prêter appui et secours. » Il faudra attendre la Constitution de 1987, la septième de l'après-guerre, pour lire en ce même article 20 que « La peine de mort est abolie en toute matière. » Quel rapport, diriez-vous, avec l'histoire en cours et l'Histoire tout court ? Eh bien, aucun, justement. En ce pays où l'adage national dit d'expérience que les *Constitutions sont de papier mais les baïonnettes de fer*, le pays légal va son chemin en écho au monde, à ses modes et à ses mouvements... et le pays profond, le sien depuis deux siècles. Sans rapport entre eux.

Pour ne pas être en reste avec l'Institut français qui prêtait sa salle de projection au ciné-club, tous les vendredis soir maintenant, pour le même film, l'Institut haïtiano-américain fit venir la version anglaise, *We are all Murderers*, en distribuant de surcroît à tous les étudiants de ses nombreuses classes d'anglais pour émigrants potentiels, la copieuse (et remarquable) recension que Bosley Crowther en avait faite dans le *New York Times* du 9 janvier 1957, au lendemain de la première à New York. Tous les commentaires anglais allaient dans le même sens, l'insoutenable barbarie du rituel de l'échafaud et de la guillotine à Paris, façon de faire dont rêveront encore longtemps les damnés des autres terres. La critique et le cinéma étatsuniens, moins connus au pays que ceux de France en ce début des années 1960, faisaient une entrée remarquée à Port-au-Prince à cette occasion.

Ce petit manège durait bien depuis un mois, deux mois même, sans aucune réaction du pouvoir, et tout le monde attendait un dénouement à l'affaire. Mais personne ne le devina. Même les plus imaginatifs. Un soir, le bruit courut que la copie du film avait été arrêtée en plein milieu d'une séance au Rex, puis conduite sous bonne escorte aux Casernes Dessalines, à la salle de cinéma, pour un visionnement privé par le président qui ne sortait plus de son palais et de ses baraquements. Voulait-il se faire une idée personnelle du film, avant de décider de son sort, au lieu de se fier aux rapports, que n'avaient pas manqué de lui faire ses sbires sur les remous de l'actualité ? Toujours est-il que personne n'osa plus s'enfermer deux heures dans une salle noire pour voir un film de ciné-club susceptible d'être arrêté, en même temps que les spectateurs, craignait-on, en ces temps de psychose collective où s'était vu pire que cela. Le box-office plongea.

Par la suite, le ciné-club fut fermé faute de tout, assistance, films, salles de projection et même de commanditaires... Et la *Salle des pas perdus* de la Faculté de droit fut désertée, faute des braves qui parlaient en pile... Et l'on cessa même de discuter publiquement de *Nous sommes tous des assassins*, et de tel ou tel autre film réquisitionné pour projection aux Casernes, faute de savoir l'opinion du président et risquer d'en avoir une qui lui soit contraire. Et l'on en restera là avec la peine de mort, tellement banale au quotidien des dictatures, sans que ce soit la faute de nos très démocratiques Constitutions de papier.

## II. Port-aux-Morts

# Les couverts de trop

[Retour à la table des matières](#)

Il se dresse encore trente mille couverts de trop à chaque repas à Port-aux-Morts. Avec le grand verre rempli d'eau, que personne ne boira, et, parfois en fin de semaine et jour de fête aussi, un petit verre du trempé amer au rhum qui sied si bien le dimanche midi aux poulets macérés saumâtres de citron et de piments. Un rituel de familles de disparus que ces couverts vides et ces verres pleins !

Ce devoir de mémoire s'était d'autant plus vite répandu qu'à était l'ultime façon de parler d'eux. Par signes. Les gens tombaient comme mouches. D'abord les colporteurs de rumeurs politiques, papoteurs publics en mouvement continu qui avaient connu leur moment de gloire au cours d'une longue et trépidante campagne présidentielle. Leurs vagues d'informations, largement fausses, faisaient les délices des galeries et tonnelles. On se battait dans chaque camp à coups de ragots, surtout en dessous de la ceinture. Ceux d'entre eux qui ne saisirent pas assez vite, une fois installé le nouveau pouvoir, que colporter avec autant d'agitation devenait un acte de haut risque, le payèrent de leur disparition. Un jour, comme ça, volatilisés. Et le métier lui-même disparut à son tour, faute de relève. Puis, les colporteurs, qui n'étaient que des amateurs, firent place aux rapporteurs professionnels, des infiltrés entraînés qui prêtaient partout l'oreille aux rumeurs et confidences, en les provoquant. Le pouvoir avait organisé par guets-apens une vaste chasse aux mots. La peur s'était abattue sur toute la ville quadrillée. Il fallait se



méfier de ses paroles, jusque dans les rêves des autres, et ce n'était pas une manière de parler. Il se racontait, avec force détails, qu'un imprudent avait fait état d'avoir rêvé comploter avec quelques connaissances. Tout le groupe y passa. Et c'était vrai !

Les lieux communs reprirent du service. *Les murs ont des oreilles, Prudence est mère de sûreté, La nuit tous les chats sont gris, Précaution pas capon...* ne furent même plus des figures de style. On croyait voir pousser des appendices aux murs. Seul survécut le chuchotement. Les rapporteurs, qui avaient remplacé les colporteurs, firent alors place aux mouchards purs et durs. Les espions. La calomnie vint à bout des plus discrets mouvements de lèvres. Les accusations arbitraires de coups d'État et de complots étaient fabriquées de toutes pièces, à la douzaine. Même les chiens cessèrent d'aboyer la nuit. Et c'était presque vrai !

En ces temps maudits, tous les mots étant suspects, tous les dits étant traqués, c'est dans les calembours, comme d'habitude, que l'on se réfugiait entre soi pour exorciser la peur des bourreaux : *signe des temps que ce temps de signes*, psalmodiait-on au plus dur de la touffeur, depuis qu'un poète inspiré avait eu la fortune d'un triptyque sur « si triste est la saison/ qu'il est venu le temps/ de se parler par signes ». Ne restait plus que le geste autour de la table, les dents serrées. Le couvert vide en bout de table pour le père, à la droite de la mère pour le fils, en face de l'épouse pour le mari. Couverts vides, aujourd'hui toujours là, visibles ou non pour l'étranger à la douleur, mais couverts dressés comme des stèles par ceux qui tuent le temps et que le temps tue.

Cela avait commencé chez l'une des familles. Laquelle importe peu, comme peu importe la première femme à s'être rendue à la Place de Mai argentine réclamer nouvelles d'un père, d'un fils, d'un mari... ou la première à danser seule la complainte chilienne des disparus, une photo épinglée sur le cœur en guise de cavalier. À chacun sa première fois, et, pour lui, cela avait commencé avec Alice.

Il était de passage chez la grand-mère de son épouse et, ne sachant trop pourquoi, il s'était toujours imaginé que si un jour il devait, lui aussi, être pris, ce serait à la faveur de la nuit, à la dérobée. Par une engeance masquée. Il passait ainsi ses nuits en sueur, ne trouvant le sommeil qu'au lever du petit jour. Rassuré. Sa surprise fut totale quand tout se fit à visage découvert, en plein midi et en pleine foule !

Son absence menaçait de durer. Tous les jours, à chaque repas, Alice fit mettre son couvert comme s'il devait se joindre à eux d'ici la fin du repas. Ces moments étaient tellement lourds de sa présence que l'on mettait aussi de la glace dans son verre d'eau, sans faire de distinction avec les autres commensaux.

Un dimanche midi, pour dire encore plus sa conviction et conforter l'attente déchirée, Alice fit aussi servir sur sa galerie, à l'heure habituelle, son apéritif préféré en demandant à ce que, dorénavant, il en soit ainsi.

Il se dresse encore trente mille couverts de trop à chaque repas à Port-aux-Morts. Avec le grand verre rempli d'eau, que personne ne boira...

Ainsi soit-il !

## II. Port-aux-Morts

# T'a-t-on parlé de moi ?

[Retour à la table des matières](#)

*Men djèt-la, papa, men djèt-la, papa...* chante en créole la foule entraînée par la batterie des sonos de carnaval sortis pour l'inauguration de l'aéroport François-Duvalier. L'avion redécollera, une heure après, avec douze prisonniers revenus de justesse de ces lieux d'ou l'on ne revenait pas. C'était le *deal*. Une chance que la bête était repue après cinq ans de terre brûlée et de décimation. Plus rien ne poussait, plus rien debout, tout était consommé. Un long sommeil digestif de reptilien commençait. Elle ne dormait que d'un œil, cependant, la bête. Heureux ces douze...

La sortie de prison est comme le choc d'un crash. On revient de l'autre cote de la vie dans un immense fracas. Chaque cicatrice racontera plus tard l'histoire de la suture de ses lèvres, beaucoup plus tard, car il faut du temps à la croûte avant qu'elle ne s'écaille. C'est qu'on ne sort jamais de prison dans sa tête, on y revient tous les soirs au début, puis les week-end, et cela s'espace d'année en année, pour faire dix ans, vingt ans, trente ans... Sur le coup, il faut quand même faire face à tous ceux qui veulent savoir. Parler de ce qu'ils veulent entendre. Dire et redire. Faire bonne figure. On n'avait pas encore la rectitude politique comme terme, quoique ce soit tout à fait de cela qu'il s'agissait déjà. Mais tout n'était pas triste... faut pas croire !

*T'a-t-on parlé de moi ?* Ils baissent toujours la voix quand il leur vient de poser cette question. Même quand personne n'est à portée. C'est au-dedans d'eux qu'il leur faut ne pas faire trop de bruit. Tous ceux qui s'en sont sortis vous le diront, vient un moment où, de vos interrogatoires en prison, votre vis-à-vis chuchotera, en détournant quand même les yeux de n'avoir pas su se retenir : *T'a-t-on parlé de moi ?* Une forme impersonnelle, presque neutre, qui n'ose même pas le *T'ont-ils parlé de moi ?* Comme si ce « Ils » était un pronom compromis en grammaire de dictature, une sorte de désignation risquée dont le pronom indéfini ne se rend pas coupable.

Il y a ceux à l'intérieur pour lesquels c'est une question de mort. Ils ont tout simplement peur que ce ne soit un jour leur tour, malgré de louables efforts pour courir loin devant la politique. Mais ils la savent assez rapide pour rattraper n'importe qui, un jour ou l'autre. Ils ont simplement peur et ne savent pas qu'il est très honorable d'avoir peur, de ce qui le mérite effectivement. À ceux-là, un « non, *ON n'a pas parlé de toi* » suffit. ON avait d'autres chats à fouetter, tiens ! Pour le moment.

Et puis il y a ceux à l'extérieur pour qui c'est une question de vie - car la survie était déjà assurée à bonne distance d'exil, hors de portée des tentacules. Répondre par oui est faire un heureux qui ira partout clamer qu'il compte encore, dont preuve par neuf. Comme à ces deux qui se dépensaient tellement et qui en avaient grand besoin, je fis cadeau d'un oui. Répondre par non est, comment dirais-je... je ne dirai pas. (À cause de cette brochette de psy qui - à coups d'essais sur le Syndrome des Désordres Post-Traumatiques, SDPT - traquent ce vaste échantillon que nos façons de faire ont fourni à la science). Disons seulement que c'est le fond de commerce des revenants que l'usage discrétionnaire de ces réponses par oui ou par non.

Ils étaient trois à m'attendre, autour d'une table ronde, bellement éclairée par une immense verrière dominant le bord de fleuve de Montréal, une table d'état-major, pour verbe haut. Ils étaient trois, importants et complotant, jamais touchés par le doute du rendez-vous prochain avec l'Histoire, et s'y préparant par l'apostrophe et le postillon. Ils étaient trois, créateurs de la variante.

Le premier, celui à qui les autres donnaient du *Monsieur le Président*, d'une voix légèrement hésitante tout de même.

- On vous a parlé de nous, n'est-ce pas ?

Le second, déjà plus assuré en apparence, comme il sied à un Chancelier :

- Aucun doute !

Et le troisième, sous-fifre à tout faire, franchement convaincu, lui :

- Comment aurait-il pu en être autrement !

Eh bien non, Messieurs ! Rien. Pas un mot.

Fallait voir les trois têtes livides qu'ils faisaient !

Et puis plus tard, beaucoup plus tard, au dessert - le *painpatate* était bon et la maîtresse de maison charmante à mériter un coup de pouce -, à bien y penser, oui. Une allusion oubliée, oui. Juste pour dire qu'on n'en parlerait pas, oui, et que cela ne valait pas la peine, oui.

Ouf ! Ils reprirent enfin de la couleur et du *painpatate*... sans même capter le regard de reconnaissance que me jeta la maîtresse de maison.

Ce pays qui m'habite. Lodyans.

### III

---

# Nédgé

[Retour à la table des matières](#)

### III. Nédgé

## Par la bouche des enfants

[Retour à la table des matières](#)

Le déluge avait eu lieu chez la grand-mère de Lucien, au Saguenay. Bon, le gros bateau avec tous les animaux, ce n'était pas cette fois-là, mais il y avait une petite maison blanche qui avait résisté toute seule, comme le gros bateau. D'ailleurs, la télévision l'avait montrée. De grosses vagues voulaient jeter par terre la petite maison. Même que son papa était très inquiet et avait téléphoné à sa grand-mère pour lui dire de venir tout de suite à Montréal passer quelques jours. Non, ce n'était pas cette maison-là, la maison de la grand-mère de Lucien. Oui, c'était le déluge, avec la pluie qui tombait sans arrêt, tout le temps. Lucien était haletant, la voix tremblante et les joues rouges de ce grand effort pour dire le cataclysme. Épuisé, le souffle court, il n'en raconta pas plus.

Les monitrices de la garderie *Les Petits Nuages* de Nedgé étaient visiblement contentes de cette première prestation. Le thème de la semaine avait été soigneusement choisi à leur dernière réunion hebdomadaire pour pousser chacun et chacune des cinquante-six petits bouts le plus loin possible dans l'art de dire.

La deuxième à répondre à l'invitation de raconter quelque chose qui sortait de l'ordinaire fut une petite qui parlait aussi créole. Elle s'était mise à dire aux autres des histoires de prison. Son papa avait été en prison, et aussi le parrain de sa petite sœur qui était dans le groupe des trois ans d'Isabelle. Sa monitrice à elle, Carole, soucieuse de vraisemblance, lui suggéra gentiment de ne pas trop en mettre, que

cela ne faisait qu'aggraver la situation. Sa liste d'anciens prisonniers s'allongeait à chaque tentative de la raisonner. À croire que tous ceux qui fréquentaient sa maison étaient passés par là ! Pourtant, les parents de ces deux petites semblaient tellement normaux le jour, en venant les amener le matin et les chercher l'après-midi, que tous ces amis de la nuit avaient l'air d'inventions. À preuve, la fillette n'était pas du tout troublée ou affectée par ces insolites fréquentations parentales, et elle dormait, comme tous les autres enfants à la sieste, d'un calme sommeil que rythmait son petit derrière qu'elle agitait d'un côté et de l'autre pour se bercer. C'est que chacun avait sa manière de sieste, poupée fétiche enlacée, fichu soyeux contre la joue, pouce à sucer... pour que rien ne manquât au bonheur du dormeur dans le gymnase change en dortoir, de 1h à 2h de l'après-midi, chaque jour sans faute.

Alors la petite, qui parlait aussi espagnol, raconta que son papa à elle avait été dans un grand stade où les méchants avaient enfermé plein de personnes. Et qu'elle avait été chez sa grand-mère pendant longtemps, avant de voyager ici avec sa maman seulement. Et que son papa reviendrait un jour les chercher. C'est sa maman qui le lui avait promis.

Et la petite qui parlait aussi da s'était alors lancée dans une interminable histoire de rideaux et de murs qui n'avaient pourtant rien à voir avec un quelconque appartement ou autre habitation. Le comble fut même atteint quand elle affirma que les rideaux étaient en fer. Son histoire allait être difficile à battre !

C'est alors que les jumeaux qui parlaient aussi arabe dirent presque en même temps que leur ville n'était plus que ruines et que l'on entendait partout le boum boum des bombes et la stridence des sirènes d'ambulances et que les mitraillettes disaient des gros mots à longueur de journée, caca-caca-caca-caca-caca-caca.

Tout le monde avait bien ri de la manière dont parlaient les mitraillettes.

Monique dit ensuite qu'elle connaissait bien ce bruit mal élevé des armes à feu. Mais que dans son pays de mille collines, on se faisait aussi très mal avec des machettes et des couteaux. Et que l'on appelait cela des armes blanches, même si elles devenaient toutes rouges d'avoir servi. Et qu'il fallait fuir la nuit sur les routes en se cachant le jour dans la forêt, où son oncle avait été piqué par un serpent. Et en était mort !



On la pressa de toute part sur sa connaissance des lions, des tigres et des éléphants. Tout le monde avait vu des images d'animaux sauvages, mais seule Monique semblait en avoir vu de vrais. Mais ils restèrent tous sur leur faim, puisque c'était seulement depuis son arrivée ici que Monique les avait vus, pour la première fois, au zoo de Granby.

À la sieste de ce premier jour, quand on tira les rideaux de tissu pour jouer à la nuit, c'est pourtant sur la sereine chevauchée habituelle des petits nuages que veillèrent les monitrices.

Le deuxième jour, chacun ayant bien profité du retour à la maison pour faire provision d'histoires, ce fut à celui ou à celle qui raconterait en premier. Comme cette année il se parlait vingt et une autres langues que le français dans les sept classes, la petite société des nations de Nedgé fit un grand tour des bobos du monde. Tout y défila, à hauteur de trois pommes cependant, comme il se doit quand le regard à des yeux d'enfant.

Ils étaient cinq dans le groupe à parler aussi anglais. Mais leur histoire n'était pas du tout la même. Peter le rouquin, qui était le seul de toute la bande à avoir choisi le vert comme couleur préférée, disait une histoire dans laquelle protestants et catholiques semblaient ne pas s'aimer beaucoup. L'autre Peter, dit Peter le blond pour les différencier, raconta pour sa part une histoire de deux langues qui parlaient mal l'une de l'autre, alors qu'à la maison sa maman lui parlait depuis toujours en français et son papa toujours en anglais. Tous ses cousins et toutes ses cousines avaient déménagé, loin loin, jusqu'à Toronto.

Au réveil, à deux heures de l'après-midi, tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de raconter leur histoire se mirent à raconter quelque chose de gros, dans la précipitation, pour ne point laisser passer leur tour. C'est là que les voisins extra-terrestres, les matantes géantes et les monocles astronautes remplirent toutes les rues et ruelles de Nedgé qu'on n'avait jamais soupçonnées, avant ce jour, de receler derrière le sage alignement de façades semblables si dense peuplement de telles créatures.

Personne ne voulait être en reste, ce deuxième jour, sauf Judith qui, toujours un peu à part, semblait s'être réservée pour le troisième jour. Quand elle parla, tout de go des son arrivée au petit matin du mercredi, l'on sut qu'elle s'était longuement préparée à foncer à son tour, en faisant provision d'histoires dans une

longue histoire. Tout se bouscula sans trop d'ordre, sauf pour distinguer qu'elle venait d'un peuple qui célébrait Shabbat et que tout autre était un goy. C'est alors que les monitrices firent, pour la première fois, une réunion d'urgence en milieu de semaine !

Le programme du jeudi fut chambardé pour plonger tout ce petit monde dans le parc voisin, à l'angle des rues Girouard et Sherbrooke, en quête d'une activité capable de changer les idées : corde à sauter et ballon de soccer pour ceux qui délaisseraient les balançoires et, l'appétit bien ouvert, au menu du pique-nique préparé par Bernadette, la tarte au sucre comme dessert qui avait fait ses preuves. Quand les sept cordées de huit revinrent à la base pour la sieste, il fallut prolonger le temps de récupération jusqu'à trois heures de l'après-midi.

Au réveil, Yasser donna le signal de la reprise des histoires de famille. L'intermède du parc n'avait donc pas été suffisant. Il avait beaucoup de lance-pierres et de frondes, cadeaux qu'il recevait régulièrement à n'importe quelle occasion, comme à chaque anniversaire, au point de s'étonner que les petits copains n'en aient point autant. Il expliqua que les lance-pierres ont des fourches en plastique, en fer, en bois... et des élastiques, tandis que les frondes ont des lanières de cuir diversement décorées. Quoique destinés tous les deux au même usage, ce n'était pas la même chose un lance-pierres et une fronde : gestes à l'appui, on bande le premier comme ça et l'on fait tournoyer la seconde comme ça pour lancer la pierre. Sa collection était cependant sagement rangée dans sa chambre, avec interdiction de s'en servir.

Tout le monde aurait bien voulu lancer des pierres dans la cour de récréation, mais c'était strictement défendu par les monitrices. N'empêche que, le vendredi soir, à cette réunion avec les parents, beaucoup de ces derniers devaient faire état de l'étrange demande de lance-pierres et de frondes qu'ils avaient reçue la veille de leurs enfants comme prochain cadeau d'anniversaire, et les parents de Judith paraissaient les plus troublés par ce souhait de leur fille.

Ils étaient donc tous là dans le gymnase, la centaine de papas et de mamans, à cette assemblée générale prévue depuis un mois, mais à l'ordre du jour de laquelle les monitrices avaient jugé bon d'ajouter un point, dans une circulaire envoyée par l'entremise de chaque enfant, à la fermeture du jeudi. C'est que des parents, de plus en plus nombreux, s'étaient mis à s'enquérir du déroulement du thème de la

semaine, dont les échos, qui leur parvenaient chaque soir, avaient de quoi les intriguer. Les monitrices avaient fait rejaillir des secrets que chacun - exilé de toutes les dictatures, émigré de toutes les espérances, provincial de toutes les régions - semblait avoir enfouis dans le double-fond de ses valises vers Montréal. Elles craignaient, avec raison, que cette situation, inventée de toutes pièces par leur initiative, ne fasse avorter une réunion où la survie même de la garderie allait dépendre de la cohésion massive de tous les parents ! Et quand on est parent, Fédéraliste ou Souverainiste, Tutsi ou Hutu, comme d'ailleurs Serbe ou Croate, et même Tonton macoute ou Lavalassien, voire Palestinien ou Israélien... on peut superbement continuer à s'ignorer encore cent ans à Nedgé, en portant haut comme des médailles le trop-plein de stigmates. Mais voilà, la garderie paroissiale, mise sur pied autrefois dans les années 1960 dans une annexe du presbytère par les dames patronnesses, devait fermer ses portes sans plus de délai. Pour continuer à exister, budget oblige disait-on, le presbytère ayant été vendu à des promoteurs immobiliers, *Les Petits Nuages* devaient changer de local et de statut pour devenir immédiatement une coopérative gérée par des parents solidaires, en attendant l'ultime métamorphose en *organisme à but non lucratif* qui était plus conforme au nouvel air d'aller. À la fin des exposés, le silence dans le gymnase avait l'épaisseur des siestes.

Ce qui se passa ensuite figure en bonne place dans la légende des *Petits Nuages*. On raconte encore que la sociologue américaine, une juive de New York, se lança la première pour dire que c'est par les enfants que l'on prend pays, en citant Nietzsche prophétique : « Nous sommes tous du pays de nos enfants » ; et que le politologue palestinien souligna immédiatement après elle que, somme toute, le Conseil de sécurité des Nations unies était bien composé d'enfants d'anciens ennemis irréductibles. Il fallut bientôt limiter le temps de parole à deux minutes pour abrégé, et ensuite annoncer que l'on n'accorderait que cinq interventions supplémentaires, pour ne point passer la nuit en dites et redites. Et surenchères. Sur tous les passages. Passage du pays perdu des parents au pays nouveau des enfants. Passage du Montréal métèque d'aujourd'hui au Montréal métisse de demain. Passage de ci à passage de ça, et d'autres encore.

Au terme des élections prévues pour ce soir-là, un conseil d'administration à faire pâlir d'envie l'oecumenisme le plus rassembleur sortit de l'assemblée générale, avec pour premier point à l'ordre du jour la confirmation des sept monitrices à

leur poste, et l'acceptation de la plus ancienne de toutes comme directrice de l'équipe.

Et *Les Petits Nuages* vécurent longtemps et eurent beaucoup d'enfants, aux égratignures mises bout à bout à vous faire faire le tour du monde, et de la bouche desquels sortent toujours, de temps à autre, des histoires en coups de canon.

### III. Nédgé

## Exercices de style

[Retour à la table des matières](#)

C'est sur Côte-des-Neiges, artère au coeur de Montréal, à la terrasse de la Brûlerie, que la bande des copains de Port-aux-Morts refont le monde chaque vendredi soir. Depuis plus de trente ans. Tout a changé dans ce bout de 100 mètres de rues, côté ouest : le restaurant Paesano est devenu une épicerie, après un indigne intermède de *junk-food*, la librairie Renaud-Bray a traversé la rue en laissant sa place à Olivieri, ce qui vaut depuis un alléchant face à face de vitrines de livres à lécher. La Brioche, et quelques autres bistros, ont tenté de survivre en se remplaçant d'une faillite à l'autre, jusqu'à l'arrivée de la Brûlerie qui tient maintenant le haut du trottoir et nos places sous parasol en été, et nos tables au coin du feu l'hiver. Mais nous, nous n'avons pas changé. Sauf peut-être les trente ans de plus qui font entamer aux plus jeunes la soixantaine et, aux plus vieux, la dernière dizaine. Sauf peut-être encore les tables - autrefois trop petites pour le nombre de bouteilles de vin et de bière - qui maintenant accommodent bien nos infusions. Je suis camomille, mais d'autres sont jasmin ou citronnelle quand il y en a. Personne n'est menthe, c'est trop d'excitant pour le sommeil, en ces heures tardives.

On ne sait jamais quand le rituel va s'emballer et que le tour de la table ronde va valoir le déplacement. La dernière fois que c'est arrivé, ils m'ont même dit d'en

faire une lodyans et de revenir la leur lire. Le départ s'était pris sur une vieille histoire archiconnue de la tribulation des Haïtiens à New York que l'un d'entre nous venait de passer à l'écrit, avec une grande gourmandise de mots. *Il était une fois un Haïtien à bout de ressources qui accepte l'offre de se déguiser en lion pour faire la paire avec un autre lion dans un numéro de cirque. La peur au ventre malgré les assurances prodiguées. Tout se passe bien, si l'on peut dire, et au vestiaire à la toute fin, l'autre lion se déshabille aussi en l'abordant en créole.* Sur ce canevas génial d'une création collective - comme le sont une multitude d'histoires orales de ce type, emblématiques des misères qui n'arrivent cependant pas à étouffer ce *Rire haïtien* -, les tireurs de lodyans se font tisserands, chacun à la mode de chez lui.

Cela avait pourtant commencé comme à l'ordinaire des vendredis, avec quelques regrets de ne pouvoir soumettre un tel sujet en épreuve de création littéraire au baccalauréat haïtien. Cette phase nostalgique, qui présidait comme un bénédicité à nos réunions, était de plus en plus écourtée car, avec le temps, la nostalgie elle-même n'était plus ce qu'elle était. Surgit alors, on ne sait d'où, l'idée du sort que chacun de nos grands écrivains aurait fait à cette histoire, à leur manière bien personnelle et entre toutes reconnaissable. Pastiche tout autant que charade, ce soir-là ! Le premier à se lancer mit quelque minutie à décrire que le déguisement offert était bien celui d'une femelle, et que le male l'attendait sur la piste grillagée, l'oeil lubrique, les babines frémissantes, sans plus d'intérêt pour le dompteur et le public, le fouet et le cerceau. Ce qui devait arriver arriva. Et ce fut un accouplement sidéral pointant vers un orgasme astral - sur fond des cris d'hystérie outrages des mères à un tel spectacle pour enfants, et des hurras de la foule déchaînée à chaque coup de fouet du dompteur frustré. Ils sont en effet quelques écrivains nôtres à prendre souvent n'importe quoi sous cet angle de toutes les jouissances... et ils ne furent pas bien difficiles à identifier.

Le second à parler empila adjectifs sur épithètes, fila métaphores et enfila métonymies, aussi bien dans l'entrée en scène des deux animaux, que dans le dialogue d'éructions qu'ils entreprirent immédiatement. Faire de la langue sa résidence secondaire n'est pas un slogan facile à habiter. Force fut de reconnaître cependant, au bout de quelques minutes de jaillissements verbaux et d'éjaculations textuelles, qu'une langue nouvelle était née, le Lion 101. Langue de signes et de rugissements, de miaulements repus et de regards apaisés. Même si, mais ce n'est

qu'un détail, il n'y avait que les créateurs de cette langue à en être les locuteurs, et que peut-être les lions eux-mêmes finalement ne la parlaient pas, cette langue-là.

Le troisième fut vite conspué. Cette affaire de lion prolétaire et de lionne paysanne dans laquelle il s'aventurait souleva un tollé ; la littérature édifiante ne faisait plus recette avec ses thèses lénifiantes. On cria de plus belle au folklorisme, quand le quatrième vint à la rescousse du précédent avec une variante de lions sortis de la jungle des peintres primitifs haïtiens, biens montés d'un *pwen* de pouvoir magique vodou pour ne pas se faire dévorer tout cru... Car c'est un fait bien connu à Côte-des-Neiges qu'ils dégainent tous, au moindre relent de nationalisme culturel.

Le cinquième entreprit une description clinique de la psyché des lions, reconnaissant au dernier venu une paranoïa circonstancielle d'autant plus fondée que le premier lion, un bipolaire en captivité, entraît toujours en phase maniaque à l'approche du numéro. Une telle convergence accidentelle de syndromes, entre deux partenaires dans l'univers clos de la cage, pouvait évoluer vers une posture extrême sadomasochiste et amener l'un à être effectivement mangé par l'autre, C.Q.F.D. Mais l'Haïtien, sans tout ce bagage d'épuisantes scolarités, était parvenu d'instinct à la même conclusion : à risquait sa peau.

Ils en étaient maintenant à la lodyans, manière native de l'écrit d'origine orale, par l'évocation de différents styles de lodyanseurs. Justin Lherisson en aurait fait une colonne humoristique dans le journal *Le Soir*, à l'exemple de toutes ces centaines d'autres histoires qui couraient les rues de Port-au-Prince au début du siècle et auxquelles il avait volontiers donné refuge dans son quotidien. Mais c'est probablement Fernand Hibbert, son contemporain, le maître du genre, qui en aurait pris le plus grand soin, en joaillier, pour incruster cette miniature dans une mosaïque quelconque, nouvelle ou roman, théâtre ou essai.

Ils parlaient maintenant tous en même temps, et les rires avaient pris complètement le dessus à ne plus laisser de place à la joute. Le temps passait. Il fallait partir mais personne ne voulait être celui qui se lèverait le premier. Le temps continuant de plus en plus à passer, l'un d'entre nous se décida enfin à jouer au briseur de fête, et ce fut, comme chaque vendredi, le signal pour tous les autres de se lever aussi, mettant ainsi fin à la petite soirée innocente, de coups de coeur et

de coups de langue, entre amis, en fin des trente-cinq heures alimentaires de la semaine.

À vendredi prochain ?

À vendredi prochain !



### III. Nédgé

## Ballade pour Galata

[Retour à la table des matières](#)

Son nom secret de femme était Galata et un homme aux sanglots retenus la veillait. Du fond de pays d'où elle vient, chaque fille porte un nom de *chrétien-vivant* pour l'État civil et pour l'État militaire, mais c'est surtout pour apprivoiser l'émigration sauvage un jour à venir, inévitable. Viviane, Carmen, Jacqueline, Édith... sont ainsi noms pour papier timbre. Mais la communauté des femmes de chaque lignage donne secrètement un nom à leurs filles, comme un viatique pour leur traversée à pied de la vie. C'est que les femmes de chez elle traversent toujours la vie à pied. Galata était donc son bon vrai nom. Il signifie en créole grenier d'entreposage des aliments - quand il y en a évidemment. C'est un beau nom que femme-grenier. Le nom secret qu'elle murmurait à sa fille, quand elle la berçait, était Sara, un beau nom de femme-marche qui portait l'espoir qu'elle devienne une madame, un jour, une *madamesara*.

Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle a su que les croisés de la chrétienté avaient ramené ce nom de Galata de la tour qui domine cette ville aux cent monuments qu'est Constantinople pour en faire le *galetas* français des combles et mansardes pour bonnes, avant que le terme n'aille se contracter en colonies aux *gal'ta* petit-nègre pour réserves de vivres de bouche des esclaves, et redevenir enfin le *galata* des soupentes des cahutes du Sud. Quel parcours de mille ans pour la baptiser ! Les femmes de chez elle n'en sont pas revenues quand elle a été leur

raconter. Ce soir-là, il y avait aussi un homme qui avait tout de suite senti qu'elle méritait ce détour millénaire. Il ne l'avait plus quittée du regard de la nuit, comme maintenant il burinait chacun de ses traits dans sa mémoire, pour que s'estompe le plus lentement possible l'image de sa femme.

Née de paysans moyens des plateaux du Sud, elle avait grandi à la campagne, élevée par les contes, les proverbes, les chansons, et les *lodyans* tirées à la pointe du soir, ne sachant que signer son nom, résultat d'une vague fréquentation de l'école du presbytère et aptitude de base requise des filles des montagnes. C'est important de savoir faire signer leur nom aux filles, pour éviter plus tard la contestation de leur consentement aux actes de dépossession. Dans ces montagnes, les hommes et leurs notaires sont depuis longtemps tombés d'accord là-dessus. Et puis le prêtre est aussi content de les avoir à l'école au moins deux fois dans l'année : cela fait mieux sur les photos de classe quand il y a des filles, et quand il y a la visite annuelle des bailleurs de fonds. Ce qui fait bien deux fois par année. Leur apprentissage de la signature pouvait s'étaler ainsi sur deux ou trois ans. Mais pour Galata ce fut rapide. Assez rapide pour que le don d'école lui fût reconnu dans la communauté et que tout le monde regrettât qu'elle ne fût un garçon. Et cela n'alla pas plus loin.

Mais voilà qu'à douze ans, à la mort de son père, elle fut recueillie chez un pasteur protestant de la capitale et envoyée à l'école du soir. Au terme d'une succession de virages serrés - dont l'émigration comme bonne à Montréal vers vingt-cinq ans, munie de trois armées d'études secondaires dûment sanctionnées par le Brevet d'État -, Galata s'était accrochée au point d'être, à cinquante ans, admise au doctorat. Savante comme pas un. Cette vie ne lui a pas pardonné dans la tête.

Elle ne vivrait donc pas vieille avec ce caillou si mal placé qu'on ne pouvait l'enlever, et qui grossissait depuis deux ans à rendre folle sa tête de temps à autre. C'était pour bientôt, et elle devait faire le ménage de sa vie car après, cela lui prendrait tout *son petit change* rien que pour se laisser glisser jusqu'à la fin. Une vie d'un demi-siècle. Elle n'en avait pas dormi un mois, comme depuis dix ans, il lui arrivait souvent de ne pas dormir un mois. Mais elle avait jusqu'à présent refusé de me raconter, car elle était dérangée par tous ces récits d'effritements, du sida à l'alzheimer, de la folie à la folie. Rien que des récits d'hommes, disait-elle, en passant par mon bureau de directeur de sa thèse mort-née. Comme si les femmes

avaient une telle familiarité avec la déveine qu'il devenait superflu pour elles d'en parler. Il ne lui fallait pas moins faire vite. Mais quoi ?

Ses interminables hésitations entre un sujet de narration sur *Les femmes et l'espace dans les lodyans des montagnes du Sud par une universitaire d'origine paysanne* et une thèse plus didactique sur *La formation traditionnelle des filles des montagnes par les lodyans d'une paysanne devenue universitaire* n'avaient plus de sens. Elle passait d'un trop tôt à un trop tard, trop tôt pour avoir pu dominer par l'écriture les chambardements de sa vie, et maintenant trop tard, de la mort si proche. Comme elle avait tout organisé pour disposer des quatre prochains mois de l'été 2001, elle résolut de combler ce grand vide qui se creusait à mesure en dedans d'elle en se mettant à l'écoute des derniers battements de sa vie. Elle s'est racontée en un million de mots, m'a dit son homme en me remettant dix cassettes devant le cercueil - sa dernière volonté, précisa-t-il - comme pour me prendre à témoin, en ce dernier lieu, du prix de son dernier effort. Elle avait enveloppé le tout dans son foulard de tous les jours, à la manière paysanne de chez elle, quand c'est précieux à mort !

Je sais que le rire en allé de Galata habitera chacun des mots de ces trois gros volumes d'une vie sur terre battue, quand je les transcrirai un jour, pour madame Sara, pour sa fille.

*Une vie sur terre battue* : beau titre, non ?

### III. Nédgé

## Les tables à palabres

[Retour à la table des matières](#)

L'un des grands héritages de la lodyans tropicale, quand elle doit affronter l'hiver, est de donner lieu entre exilés à de longues soirées passées autour des tables à manger, à polir des scénarios du passe et de l'avenir, auxquels, par petites couches, chacun rajoute du sien. À grands éclats de rire. Cela dure parfois des heures avant que le château de cartes en construction collective ou la légende urbaine soigneusement façonnée ne s'effondre au départ des convives. Du théâtre total, tout le monde tour à tour acteur, public et chœur, dans la plus pure tradition provinciale de la galerie devant la maison, aux quatre coins de lucioles, ces petites veilleuses à l'huile qui bornaient dans mon enfance la scène où se tenait la compagnie. L'on ne dira jamais assez combien les tables à palabres ont dorloté les impuissances de l'exil et console de ses blessures narcissiques.

J'ai déjà vu sur la Rive-Sud de Montréal, à Brossard, une nuit blanche de Saint-Sylvestre tenir douze heures sur l'unique thème rêvé de l'abolition de la domesticité en Haïti ! L'on était loin de soupçonner que chacun des dix convives pouvait ainsi parler, de tous les points de vue imaginables, un soir de fête d'indépendance, de la production du sous-homme. Et cette autre fois ou fût dressé, en une nuit, un mémorial aux médailles d'argent. C'est qu'il n'y a pas de deuxième place en politique haïtienne, et donc pas de médaille d'argent. Le gagnant peut s'allier au troisième, et même faire front avec le peloton, mais celui qui le suit

immédiatement est l'ennemi à abattre, la menace, et ce d'autant plus que l'écart est faible. Il n'est pire place que la deuxième, la place du mort, comme on dit du siège à côté du conducteur.

Un événement marquant la communauté est ainsi toujours décortiqué et un rituel d'État, comme le choix des premiers ministres, est chaque fois reconstitué par l'apport de ce que chacun en sait. Et puis, quand survient l'exceptionnel, comme cette mort accidentelle, la mort de Karl, qui provoqua une commotion collective, on en parlera longtemps autour des tables, sous vingt angles différents, en vingt versions différentes, des vingt facettes d'une même vie. En lodyans certifiées conformes, la chronique devient romance et la biographie fiction.



*Toutes les heures du jour de sa mort avaient compté. L'histoire pourrait ainsi commencer indifféremment par le petit matin des ablutions d'avant l'opération, ou sur le coup de midi quand on annonça laconiquement sa mort, ou par la veillée du cadavre au grand soir. Chacune de ces vingt-quatre heures du 18 mars 1986 allait sonner encore longtemps dans les mémoires, tout juste quarante jours et quarante nuits après la chute des duvaliers, comme un signe, pour de répétitives reconstitutions des événements, car beaucoup se sont refusé à en faire une banale mort anesthésique. Il ne pouvait pour eux mourir que les armes à la main. À bout de souffle certes, mais pas du manque d'air d'un larynx obstrué. C'était trop bête. Pour d'autres, par contre, il s'était gaspillé et épuisé en diaspora à courir de petits-bourgeois en classes moyennes et allait enfin tâter au pays, pour la toute première fois, du paysan et du bidonvillois. Il serait ainsi mort aux portes de l'essentiel. C'était trop bête. Il fallait tout fouiller et refouiller pour voir à qui pouvait profiter cette mort déguisée en grossière erreur médicale, car nombreux ils étaient à pouvoir en profiter, trop nombreux même.*

*Cela avait commencé le... Mais de quel commencement s'agit-il pour conduire à cette fin ? Celui des symptômes six mois auparavant, ou celui de l'engagement dans la compagnie de Jésus vingt-six ans avant, ou celui du militantisme politique initié dans le groupe des étudiants haïtiens de Strasbourg voilà vingt ans, ou tout*

*simplement cette vie de cinquante ans commencée le 10 janvier 1937 ? Tous ces commencements semblaient conduire à cette même fin qui tranchait entre un avant et un après, à l'avant du vivant engagé bourré d'ennemis intimes, et l'après du mort qui n'a subitement plus que des amis intimes. C'est le temps nouveau qu'introduit l'oraison funèbre, genre encensoir qui dit bien que le gisant ne ferait plus peur à qui que ce soit en ce bas monde. Car c'était cela sa mort, il ne fera plus peur à qui que ce soit. Aux proches comme aux lointains. Plus aux premiers, d'ailleurs. Et surtout plus peur à lui-même qui était sagement la grande peur de sa vie.*

*Cela avait commencé à l'été 1985, d'une drôle de manière. Il entendait moins de mots en mettant le combine du téléphone à l'oreille droite. Les phrases se déroulaient avec des blancs intercalés et il lui fallait faire l'effort de deviner les mots sautés. À l'oreille gauche, le flot de paroles était continu. Il plaisantait un peu en rivant certains interlocuteurs toujours à droite pour rater le plus possible de leur bavardage. C'était commode dans cette période de fin de règne des duvaliers embrouillée de toutes sortes de radotages.*

*Moins d'un mois après l'apparition des premiers symptômes sur lesquels il blaguait comme d'un effet de la cinquantaine proche, des problèmes de vision floue et d'étourdissements s'ajoutèrent. Il s'en inquiéta plus pour la motocyclette qu'il prévoyait utiliser bientôt comme mode de transport dans le monde rural en Haïti, et de la contre-indication que ses malaises signifiaient. Sans moto, il ne se voyait pas cure dans les campagnes de la Grande-Anse. Il s'en fut à l'urgence de l'hôpital Jean-Talon où l'interniste de garde le référa à un neurologue qui l'envoya à un chirurgien qui le recommanda à un oto-rhino-laryngologiste qui le renvoya au chirurgien. Voilà comment à 7h 30 le 18 mars au matin, il s'était retrouvé dans la salle d'induction pour son anesthésie en vue de se faire enlever à partir de 8h 30 une tumeur du nerf acoustique.*

*Et cetera, et cetera, et non la moindre, car à l'autopsie effectuée le jour même de la mort de Karl, il fut constaté que la tumeur était bénigne.*

\*  
\* \*

Et ce soir d'hier, au plus blanc d'un long hiver de plus, après le touffé d'aubergines aux pattes de crabes d'Alaska achetées chez Waldman, la ronde s'était faite au plus près du réel, autour d'un document que tout le monde dit exister, mais que personne n'a vu de ses yeux vu. Tous prétendent connaître quelqu'un qui connaît quelqu'un l'ayant vu. Classique. La rumeur dit encore que le document a été mis sous scellées pour 50 ans, tamponné de l'anglicisme *Classifié*. Qu'à cela ne tienne, ils vont quand même l'ouvrir entre eux, ce document, par la magie du verbe. La neige qui neigeait neige encore...



*Montréal, année 2044. Vancouver a quitté le premier le Canada pour se rattacher à Seattle dans l'ancien État de Washington et créer une conurbation de la façade pacifique... C'est aussi l'année du centenaire de P et de M., de la première génération. Leurs filles, N. et S., entrant en septuagénie, mères et grands-mères sont au cœur de la fête. Le clou de la soirée : une vente aux enchères. Le document n'existe plus qu'en un seul exemplaire. Pas même une photocopie. Sa date : 14 août 1994. Le nombre de pages : 5. Ses auteurs : trois experts, pointus haut de gamme, en sondages politiques. Tout le monde sait globalement de quoi il s'agit, mais toutes les tentatives de le consulter avant ce terme ont échoué. Et pas un seul survivant de la poignée de ceux à l'avoir vu à l'époque ! Vaut-il la somme fixée comme mise de départ voilà un demi-siècle, le million de dollars US ?*

*Bien que le million demandé ne soit plus en 2044 ce qu'il était en 1994, la chose adjugée à cinq millions de dollars US montre qu'ils sont quand même quelques-uns à vouloir la posséder, en toute connaissance de cause pour l'avoir auscultée à loisir avant les enchères. Le prospectus du manuscrit parlait de l'illustration par excellence du verrou que ne purent sauter huit générations d'Haïtiens - car en 2044 la situation en Haïti sera exactement la même : l'élite sur place à l'inamovible 2%, sauf que plus de 50% des Haïtiens seront alors citoyens américains de toute la gamme des classes moyennes. Cela vaudrait de mettre ce document sous vitre pour la contemplation des générations.*

*Le document porte le titre Choix d'Un premier ministre, et le développement répond clairement à la question de son commanditaire « Qui choisir comme premier ministre ? ». Il a coûté une petite fortune en son temps.*

*Pendant toute une semaine, les trois experts allaient travailler de concert, chacun sur un élément du sondage. La première démarche fut de dresser une liste exhaustive des personnalités susceptibles d'occuper le poste de premier ministre. Après tamisage par des grilles superposées aux mailles de plus en plus petites - on se serait cru en labo de géo - le résidu final devait ramener la généreuse troupe de départ à trente candidats, à raison de deux par année pour les trois prochains mandats. Prudent, non ? D'autre part, un jury de six personnes - sélection non moins poussée d'un très large bassin - allait avoir à décerner dix notes à chacun des candidats précédemment triés sur le volet. Quant aux dix questions retenues, elles cernaient un profil à vous faire, de ce premier ministre, le chef de gouvernement dont rêvait la Constitution de 1987, l'utopique.*

*Le samedi suivant fut entièrement consacré à la mise en scène du jury qui notait les candidats une question après l'autre. Bref, il devait finalement sortir de l'exercice la liste ordonnée des trente candidats potentiels, par ordre de points obtenus. Et depuis lors, l'on ne peut plus se retrouver autour d'une table à palabres, sans entendre une version quelconque de cette histoire. Toutes sortes de bruits se sont mis à circuler à propos des noms et de leur position sur la liste invisible. La plus persistante des fabulations, dix premiers ministres plus tard, est que, très rigoureusement, à chaque crise, le poste était attribué au dernier de la liste, celui du plus petit pointage, évidemment.*

*« Par la queue, messieurs-dames, par la queue ! » Le trentième, le vingt-neuvième, le vingt-huitième, etc.*

\*  
\* \*

Chaque samedi soir, à Nédgé, c'est la *dolce ayonia* des métèques.



### III. Nédgé

## Le goût d'un pays

[Retour à la table des matières](#)

Ils étaient trois, à la terrasse qu'ombrage l'immeuble du *Grand journal de Montréal*, le front soucieux et l'air grave, la mine défaite et l'œil morne. C'était pourtant avec de tels clichés, que l'on pouvait mieux dire leur réel agacement de se trouver là, ensemble. Ils étaient trois, des trois tendances qui autrefois convergentes avaient donné l'espoir d'un changement pour Haïti. Mais c'étaient maintenant trois frères ennemis, vieillissants et acides, convoqués par une jeune journaliste de bagout, de l'âge de leurs enfants trentenaires, dans un ultime sursaut pour vendre 2004 au monde. Deux siècles après l'indépendance de 1804. Elle avait obtenu de son quotidien, où elle tenait rubrique culinaire, l'autorisation d'une série d'articles d'actualité à donner le goût d'Haïti, des articles capables de changer, si peu soit-il, la perception négative projetée, surtout ces jours-ci, par le pays des ancêtres. De retour d'une semaine d'enquêtes sur le terrain, troublée, elle leur demandait, à eux les aînés de la première migrance, avant son ultime rédaction, comment on fait pour donner, en cette saison de feu et de sang, le goût de la Croatie, de la Somalie, du Cambodge, de la Palestine, du Rwanda, de l'Afghanistan... ou d'Haïti.

- *Morte saison que celle-là, en vérité, quand les peuples y goûtent tant. Il n'y ajustement pas de recette.*

Donner le goût d'Haïti et, précisait la jeune journaliste, de manière littéraire en moins de mille mots, cinq jours de suite, pour dire ce qu'elle entendait quand elle écoutait ce peuple d'origine, pour écrire ce qu'il lui dictait ce peuple d'origine, et pour crier quand il souffrait ce peuple d'origine. Et voilà pourquoi, en cet après-midi, elle essayait de les prendre à témoin sur le goût de ce pays.

*- C'est bien de vouloir donner ce goût, mais à qui ?*

Certainement pas à ceux qui l'ont déjà trop, ce goût d'Haïti, et qui s'y accrochent même, comme à un pays de cocagne, un nirvana qu'ouvrent toutes grandes les poudres blanches, un havre pour flibusteries et pirateries.

*- Ils ne sont pas nombreux, ces gens d'un goût douteux, mais comment le leur enlever, ce goût, à eux qui sont tout ?*

Elle disait en avoir même trouvé qui avaient le mauvais goût de camper en costumes d'époque, corsaires, sabre au clair. À les voir tellement accroches, il faudrait bien montrer dès le premier article ce à quoi ils s'accrochent tant, et pourquoi ils ont tellement le goût d'Haïti.

*- Comment donner le goût d'un pays, quand on y a enlevé jusqu'au goût d'y vivre ?*

Pouvait-on alors reprendre avec l'avant-goût du rêve avorté, disait-elle en se lançant dans une autre tirade, et de parler du moment, pas trop ancien, ou tous rêvaient d'aller goûter la liberté reconquise par tout un peuple, car ce pays a quand même bon goût, tant son peuple goûte bon.

*- Mais les hordes casquées et bottées sont venues lui interdire de rêver.*

Peuple bon enfant quand, derrière son rire et son sourire, l'on ne devinait pas encore qu'il irait un jour en rangs serrés voter, afin de goûter aux charmes de la démocratie. Il a bu jusqu'à la lie son calice au goût de fiel, attendant patiemment que sa chance repasse, ayant déjà pris goût à cette démocratie, sel de la terre qui fait que jamais plus il ne sera zombi. C'était là son troisième article. Le plus lyrique, jusqu'à présent.

*- Il ne faut pas se tromper, Haïti, le goût d'Haïti, n'a rien à voir avec tous les exotismes isléens.*

Ce pays avait été pays d'espérances profondes, de traditions marronnes et de résistances insondables. Ce pays avait été certainement l'un des rares à porter en lui sa propre manière de s'en sortir, son propre chemin de rupture et d'ouverture. Tout ce potentiel populaire avait été identifié, repéré, calibré...

- *Mais la chance est passée. Repassera-t-elle un jour ?*

Elle disait y croire parfois, un peu, beaucoup, passionnément, et que cela pourrait même être possible, s'il arrivait que tous et toutes se mettent à exorciser leurs vieux démons...

- *L'épuisante splendeur de la démocratie, ma chère ! Ce devrait être votre cinquième article, vu la chute aux accents d'utopie.*

Elle dira même que cette question haïtienne est l'une de celles qui lui permettent de discuter d'abondance de goûts et de couleurs avec ses amis cuisiniers, puisque tous ses amis sont cuisiniers, gens de paroles, de goûts et de couleurs, et qu'elle ne pourrait pas être l'amie de quelqu'un qui ne le soit pas, cuisinier. Le goût d'Haïti, qu'elle disait, passait forcément par la parole de tous les jours, partagée à la brunante, aux heures allongées des punchs planteurs, sous sa tonnelle qui reverdissait ces jours-ci dans le quartier du Plateau Mont Royal. Si jamais il nous arrivait de passer par là, nous ne devrions pas hésiter à monter sur son toit les rejoindre.

Oui, elle avait grand goût de ce pays, et grand goût du rêve dont elle rêvait pour lui, avec toute la force que met le créole à dire *grangou*, au point d'avoir placé - à peine le temps pour ses invités de ne pas laisser refroidir une petite camomille - plus de trente fois le mot goût dans le bouillon de la série qu'on lui avait confiée.

\*  
\* \*

Et si, finalement, nous n'avions pas complètement perdu notre temps ?

**Fin du texte**